

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.

Instruction.

### Chronique de Bretagne.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

MONSIEUR

DE CHATILLON-SUR-MARNE.

Cinquième article.

Avant que le roi ne fût sorti du Louvre, le connétable s'était rendu auprès de son neveu, afin de lui apprendre la nouvelle de l'alliance qu'il devait prochainement contracter avec l'héritière du beau duché de Bretagne. Le connétable avait trouvé Charles de Chatillon prosterné à son oratoire devant une *Madone* du Florentin Cimabué. En sa qualité de bon chevalier devant Dieu et devant les hommes, il s'était mis en prières à la porte de la chapelle, répondant aux litanies du comte, ainsi qu'un simple page, varlet ou damoiseau. Cependant, après quelques moments d'oraison, voyant que son neveu ne changeait pas de position, il attendit que les familiers de l'hôtel se fussent retirés, et, s'appro-

XI.

chant du jeune comte, il lui prit la main sur l'épaule en disant : « Sire Charles, je viens vous apporter un message qui vous remplira le cœur d'étonnement et de joie : monsieur le duc de Bretagne vous a choisi pour lui succéder, à condition que vous épouserez la demoiselle de Penthievre, sa nièce. C'est une bien noble couronne que vous allez porter, mon beau neveu ; notre maison en recevra un nouveau lustre.

— Que veut-on de moi ? répondit le comte Charles sans tourner la tête ; mieux me vaudrait un cloître qu'un duché.

— Par saint Denis ! s'écria le connétable en frappant sur la croix de son épée, quand la fortune vient à vous de bon gré, irez-vous la repousser ? Beau Dieu ! que je vous serve d'exemple ! J'ai combattu quarante ans sous la bannière de France pour mériter d'être revêtu de la dignité de connétable ; eh ! combien de hauts barons, d'aussi noble lignée que vous et moi, périssent de fatigue ou de vieillesse sans obtenir un commandement ou quelque distinction de guerre ! et vous, à peine d'âge à chausser l'éperon d'or, vous refuseriez une couronne souveraine !... Or ça, cher neveu, au nom du comte de Blois, votre père, et par l'ordre du roi, notre seigneur, levez-vous et suivez-moi !

— Que la volonté de mon père et du roi soit faite en toutes choses ! » répondit le



comte Charles. Et, passant son chapelet dans sa ceinture, il se disposait à suivre le connétable; mais celui-ci, l'arrêtant par le bras, se prit à rire en disant qu'il ne présenterait jamais aux députés de Bretagne leur futur souverain en justaucorps percé aux coudes.

« Vous avez raison, » dit indifféremment le comte Charles; et il se laissa costumer au bon plaisir du connétable.

On lui mit des chausses de tricot rouge, un justaucorps à longues manches en velours bleu, brodé d'or, doublé de soie amarante; des souliers à la poulaine, gris-perle, de la plus longue dimension; un chapeau de velours rouge, haut de forme, gansé d'or, et surmonté d'une longue plume.

Ainsi habillé, Charles de Chatillon se rendit au Louvre. Il y reçut les félicitations de toute la cour. Le roi prit soin de lui former une suite digne du haut rang auquel il était appelé. Avant de lui donner congé, il l'arma chevalier, et lui recommanda ensuite de se trouver à la réunion de Saint-Quentin. Le comte partit le lendemain pour Nantes, où l'attendait le duc de Bretagne.

Lorsqu'il fut arrivé au prieuré Saint-Clément, Jehan III sortit de la ville et s'avança jusqu'au bout du pont-levis de la porte Saint-Pierre. Le duc était accompagné des tenanciers, des *régnaires* et du gentil-fief: le capitaine du château, Alain, sire de Goulaine (1), se tenait sur le rempart; au-dessus de la porte, et derrière lui, les archers et les gens d'armes de la *Tour-Neuve* formaient une double ligue, qui se joignait d'un côté à la milice de Nantes, commandée par le connétable Jacques le Loup, et de l'autre aux gentilshommes de l'évêché, sous la

bannière du sire Olivier de Sesmaisons (1). La place des lices et la butte Saint-André étaient remplies de bourgeois et de soudoyers. Les chevaliers du papegault et les corporations des métiers de la ville bordaient le chemin qui conduisait de la porte Saint-Pierre au prieuré Saint-Clément.

Dès que le comte de Blois eut aperçu le duc de Bretagne, il mit pied à terre et marcha à sa rencontre. Charles, couvert de poussière, avait ses vêtements en désordre, et, comme il se laissait croître la barbe et les cheveux, contre l'usage du temps, son aspect étrange et repoussant impressionna le peuple contre lui.

« Quel beau seigneur de France! disait l'un; il ressemble au grand bouc des sorcières du Rocher-d'Enfer.

— Bon! ajoutait un autre, ce que vous voyez est peu de chose.

— En vérité?

— Voyez-vous cette robe couleur de cendres, brodée de tourelles d'orterni? elle cache un cilice; et pour en rendre l'impression plus douloureuse, le sire de Chatillon le ceint en trois endroits de cordes nouées à la manière des frères-mineurs. L'une des cordes lui serre la poitrine, l'autre les reins, et la troisième, qui est de crin, lui étreint le ventre. Outre ces trois cordes, il y en a deux autres qui lui passent sur les épaules et servent à fixer les premières. Toutes ces cordes sont enlacées avec si peu de ménagement, qu'elles enfoncent dans la chair et y forment des ulcères hideux et infects: on dirait la peau d'un lépreux.

— Quelle compassion! s'écria l'auditoire au récit de cette douloureuse macération.

— Pour qui? demandèrent plusieurs écoliers de maître Eon Roger.

(1) La maison de Goulaine est une des plus anciennes et des plus distinguées du duché de Bretagne; son écu est blasonné mi-partie de France et d'Angleterre, avec cette devise: *De celui-ci, de celui-là, j'accorde les couronnes.*

(1) D'après les notes de Dom Morice, la famille de Sesmaisons *de suis domibus* était alliée aux comtes du Marchix, de la maison régnante de Bretagne, dès le commencement du dixième siècle. Elle a fourni plusieurs ambassadeurs à la Bretagne.



— Pauvre Jehanne de Penthièvre! s'écria un jeune archer, mieux lui vaudrait épouser le fils du roi de Navarre ou le gentil duc de Cornwal. »

Cependant la foule s'était mise en mouvement et refluaît du côté de la porte Saint-Pierre. Monsieur Charles de Chatillon, après avoir remis à genoux, au duc Jehan, les lettres de Philippe de Valois, faisait son entrée dans la ville, au bruit des cornets à bouquin et des *bignons*, qui sonnaient des airs bretons, en tête du cortège. Avant de passer le pont-levis, le duc envoya un de ses officiers porter aux sires de Goulaine et de Sesmaisons, et au connétable des milices, l'invitation de service que lui adressait le roi de France, et leur donna l'ordre de le faire publier à cor et à cri sur les places et dans les carrefours, ce qui fut exécuté le soir même.

Le lendemain, les bourgeois et les syndics des corps de métiers se rassemblèrent sur la place du *Bretesque*, en présence du sire de Goulaine. De leur côté, les seigneurs feudataires de l'évêché et de la prévôté se rendirent ceux-ci au château, ceux-là au tribunal des régnares. Il fut arrêté dans ces trois assemblées que les gentilshommes et les paroissiens de la milice qui ne seraient pas nécessaires au service de la ville partiraient avec le duc Jehan pour la réunion de Saint-Quentin. Le syndic des marchands, qui était doyen de l'ordre, réduisit l'effectif des hommes d'armes qui devaient rester à Nantes, en proposant d'obliger au service du guet les carmes, les jacobins et les cordeliers : cet expédient fut accepté.

Le duc ayant appris la décision des régnares et de la communauté des bourgeois, fit ses préparatifs de départ et hâta la cérémonie du mariage : elle eut lieu quelques jours après, dans la cathédrale et au grand autel placé sous l'invocation des apôtres. Ce fut pendant la nuit, au moment où les clocheteurs, précédés de torches de résine, s'en allaient par les rues de la

ville, criant à tue tête de prier Dieu pour les trépassés; les lampes d'argent, suspendues par des chaînes de même métal aux trois voûtes de l'église, brillaient comme des étoiles dans le chœur et devant les chapelles de Saint-Hilaire, de Saint-Martin et de Saint-Ferréol; une guirlande de lumière serpentait autour d'une colonne de marbre noir, dont le chapiteau, incrusté d'or, portait un Christ d'argent massif, ceint d'un jupon d'or; la mosaïque du pavé était garnie de cassolettes, d'où s'élevaient des nuages de parfums; au-dessus du baldaquin en soie bleue et à franges d'argent qui surmontait les ornements magnifiques du maître-autel, l'éclat des lampes se fondait en vapeur transparente et légère dans l'élévation d'une vaste coupole, et reflétait, au travers de cette lueur, les portraits des douze apôtres, peints à fresque au pourtour de la voûte. Le grand autel où le prêtre officiait était en porphyre; des candélabres d'or l'éclairaient; des anges prosternés devant le symbole du christianisme semblaient attendre, dans une humilité profonde, la consommation mystérieuse du grand sacrifice qui a régénéré le monde. Près de cet autel on avait placé une table couverte d'un tapis herminé; les barons du comté nantais se tenaient debout, portant leurs bannières hautes, à quelque distance de cette table, devant laquelle étaient agenouillés sur deux coussins de drap d'argent moucheté de noir Jehanne de Penthièvre et Charles de Chatillon; le duc de Bretagne était aussi prosterné, les mains jointes, à côté de sa nièce; le comte de Blois gardait la même position près de son fils.

Quand la cérémonie fut terminée, le duc Jehan invita les députés de la communauté des bourgeois de s'abstenir des dépenses que la ville de Nantes avait coutume de voter aux avénements et aux mariages des membres de la famille souveraine de Bretagne : « Par Saint-Yves, leur dit-il, y pensez-vous, bonnes gens! Croyez-



moi, soyez sobres de présents et de fêtes : un duc de Bretagne doit mourir riche du bien qu'il a fait, et pauvre de celui qu'il a reçu. »

Les intentions du duc furent respectées ; les jours qui suivirent la cérémonie du mariage se passèrent sans publication de joutes et tournois, de danses publiques et de tir au papegault, de festins splendides et de naumachie sur la rivière d'Erdre ; mais quand les hérauts eurent annoncé à son de trompe que l'heure du départ pour Saint-Quentin était venue, tous les hommes d'armes des juridictions de la ville déclarèrent d'une voix unanime qu'ils voulaient suivre leur bon duc Jéhan.

VICOMTE DE MARQUESSAC.

## Revue Littéraire.

*La Russie en 1839*, par le marquis de Custine, 4 vol. in-8°, chez Amyot, éditeur, rue de la Paix, n° 6.

Avant de suivre M. le marquis de Custine dans son intéressant voyage, mesdemoiselles, et de monter sur le paquebot qui nous transportera dans la capitale bâtie par Pierre le Grand, nous ferons, avec l'auteur, un retour vers la France, et, soulevant le linceul que cinquante années ont étendu sur notre sanglante révolution, nous admirerons le courage et le dévouement de trois nobles caractères que M. de Custine s'enorgueillit de compter parmi ses plus proches parents, et qui furent au nombre des victimes du gouvernement sanguinaire, maître à cette époque des destinées de la France.

« *Faits ce que dois, adviégne que pourra*, » telle est la devise de la famille de M. de Custine ; tous l'ont noblement suivie. Son grand-père, général au service de la république, officier d'un mérite reconnu, avait

été arrêté comme partisan de Louis XVI, pour avoir hautement, et avec toute la franchise d'un noble cœur, pris sa défense contre ses bourreaux. Alors, du fond de la retraite où elle passait paisiblement ses jours, élevant un enfant encore au berceau, s'avance une jeune femme pleine d'attraits et de distinction, de l'esprit le plus fin, du cœur le plus dévoué ; elle vient prendre sa part des dangers et défendre le général : c'est sa belle-fille. Sa présence donne de l'espoir au prisonnier ; lorsqu'il paraît devant ses juges, elle est là, près de lui... sa beauté, son courage attirent l'attention ; on l'admire, on s'intéresse à elle... mais cette commisération ne fait qu'irriter l'impatience du tribunal, où siège l'accusateur public Fouquier-Thinville ; elle est un nouveau crime qui ne fait qu'aggraver le sort du général, et attirer des dangers sur la tête de sa belle-fille. Des ordres secrets ont été donnés, et madame de Custine doit être assassinée sur le perron du palais de Justice par cette foule ivre de sang, pour qui la hache du bourreau est trop lente à frapper. La jeune femme, après s'être séparée du général, qui ne quittera plus la prison que pour monter sur l'échafaud, sortait du palais de Justice, lorsqu'elle est effrayée à la vue de cette multitude hurlante, déguenillée, le sabre au poing, la menace à la bouche, qui l'enveloppe de tous côtés. « C'est la Custine !... c'est la belle-fille du traître !... » vocifère la foule. Madame de Custine comprend que c'en est fait d'elle si le moindre geste trahit son effroi... elle voit la place où l'infortunée princesse de Lamballe fut assassinée, et, pour lutter contre la pâleur qui couvre son visage, elle se mord la langue jusqu'au sang. Mais déjà les femmes s'étaient retirées, faisant place aux hommes, exécuteurs de la sentence secrète, lorsque, par une inspiration du Dieu des mères, madame de Custine, apercevant une poissarde qui tenait dans ses bras son nourrisson, s'approche de cette femme :



« Quel joli enfant vous avez là ! lui dit-elle.

— Prenez-le ! répond la poissarde ; vous me le rendrez au bas du perron. »

Un regard, un mot ont suffi ; les deux femmes se sont comprises. Madame de Custine prend l'enfant dans ses bras, l'embrasse, et la populace lui livre le passage... la mère venait derrière. A la porte de la grille, madame de Custine lui rendit son enfant, et toutes deux s'éloignèrent de différents côtés... pas un remerciement, pas une explication ; la foule était là... jamais ces deux âmes de mères ne se sont revues... sur cette terre.

A peine échappée à ce danger, de nouveaux malheurs vinrent atteindre madame de Custine. Son beau-père avait péri sur l'échafaud, et bientôt son mari fut jeté en prison. Chargé, à l'âge de vingt-deux ans, d'une mission importante près du duc de Brunswick, M. de Custine ne craignit pas de revenir dans sa patrie ; il croyait faire son devoir. L'arrestation de son père avait excité son indignation ; il en appela à l'opinion publique de l'accusation portée contre un des généraux les plus distingués de l'armée républicaine : on répondit à son pamphlet par la prison. C'est alors que madame de Custine, dévouée à son époux comme elle l'avait été à son beau-père, gagne la confiance de la fille du geôlier, et, à l'aide de précautions inspirées par le dévouement le plus tendre, elle prépare l'évasion de son mari. Des habits de femme sont apportés ; le captif voyait approcher avec joie le moment de la délivrance, lorsqu'une ordonnance paraît, portant peine de mort contre quiconque favoriserait la fuite d'un prisonnier. M. de Custine renonce à son projet. Les supplications, les reproches même d'une jeune et belle femme puisant dans le sentiment de la maternité une nouvelle force de conviction ; les prières de la jeune fille qui consentait à s'expatrier avec eux, à quitter son père, dont la volonté lui imposait un mariage con-

traire à ses désirs, toutes les chances de réussite réunies par les soins des amis de M. de Custine, rien ne put l'ébranler, il fit le sacrifice de sa vie plutôt que de compromettre les jours de la jeune fille qui voulait le sauver... Le lendemain, il montait sur l'échafaud.

Prenant en horreur le séjour de Paris, madame de Custine allait fuir le théâtre de tant de crimes : elle fut dénoncée par ses domestiques, et accusée de vouloir émigrer... alors c'était un crime ! Enfermée dans une prison avec d'illustres compagnes, parmi lesquelles se trouvait madame de Beaubarnais, la seule de toutes ces nobles femmes qui eût peur de la mort, elle n'en sortit qu'à la chute de Robespierre. Pendant les interrogatoires qu'elle eut à subir, elle avait su montrer une fermeté, une présence d'esprit qui inspirèrent l'admiration la plus profonde à un maçon, membre du comité de la section. Cet homme généreux visitait chaque jour les cartons qui renfermaient les feuilles d'accusation, et il avait le soin de placer en dessous de toutes la feuille sur laquelle était porté le nom de sa protégée. Madame de Custine n'apprit que plus tard cette circonstance à laquelle elle devait la vie... et l'on n'osa pas demander le nom des victimes dont la substitution, faite par le maçon, avait hâté la mort !...

Quittons, mesdemoiselles, ces scènes de deuil, et montons avec M. le marquis de Custine sur le *Nicolas I<sup>er</sup>*, malgré la terreur superstitieuse qu'inspire ce beau bâtiment, construit des débris d'un premier paquebot détruit en pleine mer par un incendie.

AYMAR DE LA PERRIÈRE.



## Littérature Etrangère.

Pour faciliter à nos jeunes lectrices l'intelligence du fragment qui va suivre, et qui est sans contredit un des plus beaux morceaux de la poésie italienne moderne, nous leur devons un court précis historique de l'événement auquel se rapporte la scène que nous leur donnons. Cette scène fait partie de la tragédie d'Adelchis.

Fille de Didier, roi des Lombards et sœur d'Adelchis, Hermengarde, qui a épousé Charlemagne, vient, sur un simple caprice de l'empereur, d'être renvoyée à son père, avec la honte qui suit une répudiation. Les deux premières scènes racontent cet outrage, et annoncent le retour de la malheureuse épouse; à la troisième scène, elle entre suivie de ses femmes, et accompagnée de Veremond, seigneur lombard, que son père a envoyé à sa rencontre.

VEREMONDO.

O regi, ecco Ermengarda.

DESIDERIO.

Vieni, o figlia; fa' cor.

ADELCHI.

Sei nelle braccia.

Del fratel tuo, dinanzi al padre, in mezzo  
Ai fidi antichi tuoi; sei nel palagio  
Dei re, nel tuo, più riverita e cara  
D'allor che ne partisti.

ERMENGARDA.

Oh benedetta

Voce dei miei! padre, fratello, il cielo  
Queste parole vi ricambii; il cielo  
Sia sempre a voi, quali voi siete ad una  
Vostra infelice. Oh! se per me potesse  
Sorgere un lieto dì, questo sarebbe,  
Questo, in cui vi riveggio. O dolce madre!  
Qui ti lasciai; le tue parole estreme  
Io non udii; qui tu morivi ed io...  
Ah! di lassù certo or ci guardi: oh! vedi;  
Quella Ermengarda tua, cui di tua mano  
Adornavi quel dì, con tanta gioia,  
Con tanta pietà, a cui tu stessa il crine  
Recidisti quel dì, vedi qual torna!  
E benedici i cari tuoi, che accolta  
Hanno così questa reietta.

ADELCHI.

Ah! nostro

E il tuo dolor, nostro l'oltraggio.

DESIDERIO.

E nostro

Sara il pensier della vendetta.

ERMENGARDA.

O padre,

Tanto non chiede il mio dolor; l'oblio

VEREMONDO.

Rois, voici Hermengarde.

DIDIER.

Viens, ma fille, rassure-toi.

ADELCHIS.

Te voilà dans les bras de ton frère, devant ton père, au milieu de tes anciens, de tes fidèles amis. Tu es dans le palais des rois, dans le tien, et plus chère, plus révéérée encore qu'alors que tu en es partie.

HERMENGARDE.

O douce voix des miens! ô mon père! ô mon frère! que le ciel vous les paie pour moi ces paroles d'amour; que toujours il vous soit bon, ainsi que vous l'êtes aujourd'hui pour votre pauvre infortunée! Ah! s'il pouvait encore luire un beau jour pour moi, ce serait celui-ci, ce jour où je vous revois! — O mère chérie! je te laissai ici... je ne les ai pas entendues tes dernières paroles... tu es morte en ces lieux... et moi?... Ah! tu nous regardes du ciel. Oh! vois ton Hermengarde! celle qu'au jour fatal toi-même paras de tes mains, celle dont toi-même coupas les cheveux; vois ce qu'elle est au retour, et bénis ton fils et ton époux d'accueillir si tendrement la femme rejetée.

ADELCHIS.

Ta douleur est notre douleur; ton outrage est le nôtre.

DIDIER.

Et le nôtre nous demande vengeance.

HERMENGARDE.

O mon père! ma douleur ne demande pas tant! tout ce que je désire, c'est l'oubli; et le



Sol bramo; e il mondo volentier l'accorda  
 Agli infelici: oh! basta; in me finisca  
 La mia sventura. D'amista, di pace  
 Io la candida insegna esser dovea:  
 Il ciel nol volle: ah! non si dica almeno  
 Ch'io recai meco la discordia e il pianto  
 Dovunque apparvi, a tutte a cui di gioia  
 Esser pegno dovea.

DESIDERIO.

Di quell' iniquo

Forse il supplizio te dorria? Quel vile

Tu l'ameresti ancor?

ERMENGARDA.

Padre, nel fondo

Di questa cor che vai cercando? Ah! nulla  
 Uscir ne puo che ti rallegri: io stessa  
 Temo d'interrogarlo; ogni passata  
 Cosa è nulla per me. — Padre, un estremo  
 Favor ti chieggo: in questa corte; ov'io  
 Crebbi adornata di speranze, in grembo  
 Di quella madre, or che farei? ghirlanda  
 Vagheggiata un momento, in su la fronte  
 Posta per gioco un dì festivo, e tosto  
 Gittata ai pie' del passeggiere. Al santo  
 Di pace asilo e di pietà che un tempo  
 La veneranda tua consorte ergea  
 — Quasi presaga — ove la mia diletta  
 Suora, oh felice! la sua fede strinse  
 A quel sposo che non mai rifiuta  
 Lascio ch'io mi ricovri. A quelle pure  
 Nozze aspirar più non poss'io, legata  
 D'un altro nodo: ma non vista, in pace  
 Ivi potro chiudere i giorni.

ADELCHI.

Al vento

Questo presagio! tu vivrai: non chiedi  
 Così la vita dei migliori il cielo  
 All'arbitrio de rei: non è in lor mano  
 Ogni speranza inaridir, dal mondo  
 Torre ogni gioia.

ERMENGARDA.

Oh! non avesse mai

Viste le rive del Tesin Bertrada (1)!  
 Non avesse la pia del longobardo  
 Sangue una nuora desiata mai  
 Ne gli occhi volti sopra me!

DESIDERIO.

Vendetta

Quanta lenta verrai!

MANZONI.

(1) La madre di Carlo Magne.

monde l'accorde volontiers aux malheureux.  
 Qu'il s'arrête à moi le malheur. Je dus être  
 l'heureux gage de la paix, de l'amitié: le ciel  
 ne l'a pas voulu; qu'au moins on ne puisse  
 pas dire que là où je suis allée j'aie porté la dis-  
 corde et la désolation à ceux pour lesquels je  
 devais être une messagère de bonheur!

DIDIER.

Eh quoi! ma fille, craindrais-tu de voir punir  
 celui qui t'outrage?..... Ce misérable, l'aime-  
 rais-tu encore?

HERMENGARDE.

O mon père! qu'oses-tu chercher au fond  
 de ce triste cœur?... Hélas! tu n'y peux trou-  
 ver rien qui te plaise; et moi-même je crains  
 de l'interroger... Que le passé soit pour moi  
 comme s'il n'eût jamais été... Je n'ai plus  
 qu'une grâce à demander sur la terre, et c'est  
 de toi que je l'implore, ô mon père! Que ferais-  
 je désormais dans cette cour où j'ai grandi parée  
 d'espérances sur le sein de cette mère que j'ai  
 perdue? Qu'y ferais-je, infortunée que je suis?  
 guirlande qui, après avoir plu un moment, fut  
 par un jeu cruel posée un jour de fête sur  
 un front superbe, puis rejetée et foulée aux  
 pieds des passants? Laisse-moi donc, ô mon  
 père! laisse-moi me retirer dans le saint et  
 paisible asile qu'éleva jadis ton épouse comme  
 si elle eût prévu mon sort, et où, plus heureuse  
 que moi, ma sœur donna sa foi à cet époux  
 qui ne répudia jamais. Liée d'un autre nœud  
 je ne puis, je le sais, aspirer à des noces si pu-  
 res; mais je puis, du moins, ignorée et en paix,  
 finir mes jours dans cet asile.

ADELCHIS.

Que les vents emportent ce présage! tu vi-  
 vras. Le ciel n'a pas ainsi livré au caprice des  
 méchants l'existence des bons; non! il ne leur  
 est pas donné de flétrir toute espérance, d'ar-  
 racher toute joie du monde.

HERMENGARDE.

Oh! plutôt au ciel que Bertrada (1) n'eût jamais  
 vu les rives du Tésin! Plût au ciel que la  
 bonne reine n'eût jamais désiré pour son fils  
 une épouse du sang lombard! Plut au ciel  
 qu'elle ne m'eût pas choisie!

DIDIER.

O vengeance! que tu es lente à venir!

M<sup>me</sup> PAULINE ROLAND.

(1) La mère de Charlemagne.



Éducation.

## L'Enfant volé.

LA VEILLE DE KIPUR (1).

Le mercredi, 25 septembre 1669, le soleil était au moment de se coucher, lorsque la porte d'un petit hôtel situé rue Bouhaut, à Bordeaux, s'ouvrit, et une jeune fille de seize ans environ s'avança sur le seuil.

La mise de cette jeune fille était élégante et riche. Le profil de son visage, d'une grande pureté de lignes, offrait le type des Juives de l'Orient; elle regardait alternativement à droite et à gauche de la rue, avec une anxiété visible et cependant contenue.

« Eh bien, Blimelé, ton père vient-il ? » cria une voix qui partait de l'intérieur de la maison.

— Non, ma mère, pas encore, » répondit la jeune fille faisant un pas dans la cour, et levant les yeux vers une croisée où une femme se montrait; puis retournant sur le seuil de la porte, elle se remit en observation.

« Qui guettez-vous donc ainsi, Blimelé ? » dit une voisine rentrant chez elle et passant devant la jeune fille.

« N'auriez-vous pas vu mon père ? » madame Benzacen.

— Si, je l'ai rencontré, il y a environ deux heures, sur la route du Sablonat; il revenait sans doute de sa campagne, et je vous avoue que cela m'a étonnée, que votre père, un si saint homme, s'occupât de ses affaires ou de ses propriétés la veille d'un jour aussi solennel que celui de Kipur.

— Vous jugez mal mon père, madame, répondit Blimelé avec un petit mouvement d'humeur. C'est ordinairement, vous le savez, M. Pixoto, qui sonne du sophar (1); il est fort malade; mon père cette année remplira l'office de M. Pixoto, et il a dû aller lui emprunter le sophar.

— C'est donc cela qu'il tenait caché sous son manteau, ce qui le gênait pour conduire son cheval, car de l'autre main il soutenait votre petit frère...

— Daniel ! interrompit Blimelé, vous vous trompez, mon frère est au logis, d'où il n'a bougé de la journée; il est un peu souffrant.

— C'est pourtant bien votre père que j'ai rencontré, et il tenait un enfant. Je n'ai pu voir son visage; mais à coup sûr c'était un garçon, car il portait un bonnet vert, tandis que les filles, vous le savez, portent un bonnet noir.

— Je ne dispute pas sur le sexe de l'enfant, répliqua Blimelé; la seule chose qui m'étonne, c'est l'enfant.

— Tenez ! voici Thibaud Regnault, le tourneur, dit la voisine, faisant signe à un homme qui traversait la rue d'approcher; je me trouvais avec lui, il vous dira que c'était bien votre père; même j'ai dit : Voici Raphaël Lévi, qui revient de sa campagne pour la fête de Kipur.... et il ne se presse guère !

— Madame Benzacen dit vrai, mademoiselle, reprit le tourneur; votre père avait un enfant avec lui, un enfant blond; j'ai eu le temps de l'examiner, car je l'ai suivi pendant un certain temps, puis je l'ai perdu de vue dans les ruines du palais Galien. »

En ce moment madame Raphaël Lévi, apparut sur le seuil de sa porte.

(1) Espèce de trompette faite d'une corne de bœuf que les juifs sonnent dans le monde entier, à la même heure, pour annoncer la fin du jeûne de Kipur.

(1) Prononcer *Kipur*.



« Qu'est-ce? dit-elle avec la vivacité brusque de quelqu'un qui redoute un malheur. Qu'est-il est arrivé à mon mari?

— Rien! ma mère; je l'espère du moins, » répondit Blimelé. Elle lui raconta la rencontre que Thibaud et madame Benzacen avaient faite.

Ton père nous expliquera cela, reprit madame Raphaël Lévi. Rentre, Blimelé, ajouta-t-elle; va me chercher le cierge pour allumer la lampe à sept branches; va, le soleil est tout à fait couché; ton père est trop bon juif pour tarder encore plus de deux minutes. »

Effectivement, le trot d'un cheval se fit entendre, puis on vit paraître Raphaël Lévi.

« Qu'est-ce que vous parlez donc d'un enfant? dit la femme de Raphaël à madame Benzacen et au tourneur... mon mari est seul.

— Il avait cependant un enfant quand nous l'avons rencontré, reprirent les deux voisins, se retirant chacun de leur côté; il l'aura sans doute laissé en route.

— Pourquoi as-tu donc tant tardé, mon ami? lui dit sa femme.

— Je te conterai cela à souper, répondit le juif descendant de cheval, et embrassant Blimelé, accourue joyeuse au devant de son père; le plus pressé est de faire la prière : la fête commence. »

Le souper était préparé; au-dessus de la table, une lampe de cuivre à sept branches, suspendue au plafond par une chaîne aussi de cuivre, faisait, par sa clarté, ressortir la blancheur du linge et le brillant de l'argenterie. Les membres de la famille s'avancèrent l'un après l'autre vers une fontaine placée dans un angle de la salle à manger et se lavèrent les mains.

Quand tout le monde se fut assis, le chef de famille, se tenant debout, fit la bénédiction du vin, remplit tellement son verre qu'il déborda dans un plat d'argent placé dessous à cet effet, et prononçant en hébreu : « *Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a fait*

*fructifier le fruit de la vigne.* » Il trempa ses lèvres dans le vin ; le verre passant à la ronde, chacun répéta les mêmes paroles et trempa de même ses lèvres dans le vin. Le chef de famille passa ensuite à la bénédiction du pain, prit un pain entier, prononça en hébreu : « *Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui a fait fructifier les fruits de la terre;* » il coupa une bouchée qu'il mangea après l'avoir trempée dans le sel ; puis il coupa autant de bouchées qu'il y avait de convives à table, et les leur distribua à mesure après les avoir aussi trempées dans le sel.

Ces deux bénédictions données, Raphaël Lévi allait servir le potage, lorsqu'un bruit de voix se fit entendre dans la cour ; presque aussitôt un paysan, les habits en désordre, l'œil hagard, se précipita dans la salle à manger en criant :

« Mon enfant ! mon enfant ! rendez-moi mon enfant ! »

D'un geste impératif, Raphaël Lévi arrêta le zèle des domestiques qui allaient mettre cet homme à la porte, et lui dit avec douceur :

« Quel enfant venez-vous réclamer, mon ami ? expliquez-vous. »

Le paysan répondit en fondant en larmes : « Mon enfant, que vous m'avez volé ! que vous avez tué, et que sans doute vous allez manger... Juifs infâmes ! »

Un cri d'indignation partit de toutes les bouches ; mais le paysan, dont l'exaspération ne connaissait plus de bornes, continua :

« Oh ! ne niez pas ! Thibaud Regnault vous a vu l'emporter dans les ruines du palais Galien ; la femme Benzacen, une juive, c'est vrai, mais une brave femme pas moins, vous a vu aussi avec mon enfant dans les bras... Rendez-moi mon enfant, vous dis-je, ou.... voyez-vous, je me porterai à quelque extrémité.... Vous en avez, vous aussi, des enfants, ajouta-t-il en promenant des regards féroces de Blimelé, qui, pâle et tremblante, se serrait contre sa mère, au petit Daniel, qui, ne comprenant



rien à tout ce bruit, regardait le paysan avec de grands yeux étonnés; vous en avez deux... Eh bien! tremblez! ils ne seront pas toujours si bien gardés que je ne puisse les trouver seuls, et alors je les déchirerai, oui, je les déchirerai à belles dents.

— Mais jetez-moi donc ce furieux à la porte! cria madame Lévi épouvantée.

— Arrêtez! dit Raphaël à ses domestiques, qui déjà avaient saisi le paysan par les épaules. Voici ce qui m'est arrivé ce soir... « Ayant par ces paroles attiré l'attention du paysan, Raphaël ajouta: « Je revenais de chez Pixoto, lorsqu'en prenant un petit chemin de traverse, mon cheval, courant au galop, car j'étais pressé, s'arrêta tout à coup, et je vis devant moi un enfant qui pleurait.....

— C'était le mien! interrompit le paysan, c'était le mien! Un beau garçon, gras, frais, avec de beaux cheveux blonds, un bonnet vert, garni de galons d'or, cadeau de sa marraine. Ma femme, suivie de notre enfant, revenait du ruisseau de Talame, où elle avait été laver du linge, lorsqu'à quelques pas de chez nous, elle se retourne pour voir si l'enfant était derrière elle... Il avait disparu; elle l'appelle.... il ne répond pas.... elle croit, comme l'enfant marche bien, qu'il a pris les devants sans qu'elle s'en soit aperçue; elle hâte le pas, arrive, me demande si j'ai vu le petit. — Non, que je lui dis; n'est-il pas avec toi? — Il y était, qu'elle me répond, mais il n'y est plus. Alors, moi et ma femme, nous voilà parcourant le village, et criant à tout le monde: Avez-vous vu notre enfant? Nous ne sommes pas riches, voyez-vous; notre enfant, c'est notre richesse, c'est notre bonheur! Courant plus fort que ma femme, je me suis trouvé sur le chemin *du Tondu*; là une marchande de riz me dit avoir vu passer un Juif à cheval, tenant un enfant. J'arrive à Bordeaux, je me fais indiquer le quartier des Juifs; j'y cours; à l'entrée de la rue Bouhaut, je rencontre Thibaud le tourneur, et un peu après ma-

dame Benzacen; tous deux me disent vous avoir vu tenant mon enfant dans vos bras. Rendez-moi mon enfant... mort ou vif, je le veux!

— Avez-vous fini, et maintenant voulez-vous me laissez continuer? dit Raphaël Lévi avec un calme que démentait la pâleur de son visage.

— Oui; mais rendez-moi mon petit! répondit le paysan.

— Lorsque je vis cet enfant qui pleurait, reprit Raphaël, je descendis de cheval, je le pris, je le consolai, je lui demandai le nom de son père, celui de sa mère...

— Il ne sait pas encore parler! interrompit le pauvre homme avec douleur.

— Alors, comme la fête approchait, vous savez, mon ami, ajouta-t-il, s'adressant au paysan, que nos fêtes à nous, juifs, commencent la veille au coucher du soleil, et je ne voulais pas laisser ce pauvre petit tout seul à l'entrée d'un bois, où un loup pouvait le dévorer; je me décidai à le mettre sur mon cheval, à l'emporter, et tout le long de la route je demandais aux gens de la campagne: Connaissez-vous les parents de cet enfant? à quoi tous me répondaient: Non! — Comme j'arrivais sur le chemin *du Tondu*, j'adressai la même question à une vieille femme que je rencontrai; celle-ci regarda l'enfant, qui dormait alors tranquillement, et me répondit: Oui; ses parents demeurent ici près. — Je la suivis jusqu'aux ruines du palais Galien; là elle disparut, et revint suivie d'une très-jeune femme, qui, à la vue de l'enfant, poussa des cris de joie, le prit, l'embrassa, l'appela son cher fils, m'exprima sa reconnaissance pour lui avoir ramené son enfant, égaré, me dit-elle, depuis le matin... Ma foi, ajouta Raphaël, j'aurais peut-être dû lui faire d'autres questions; mais la fête approchait, le soleil, presque couché, m'ordonnait de rentrer chez moi, et je repartis laissant l'enfant à ces deux femmes.

— Ah! les scélérates! s'écria le paysan,



dont la colère changea subitement d'objet : où sont-elles ? où sont-elles ?

— Aux ruines du palais Galien ; sans doute dans une de ces échoppes construites moitié en briques, moitié en paille. »

Raphaël n'avait pas achevé ce renseignement imparfait, que le paysan sortit de la salle à manger, descendit les escaliers quatre à quatre et s'élança dans la rue.

Mais comme cet incident avait ralenti le repas, on l'acheva à la hâte, pour se rendre à la synagogue, située non loin de l'habitation de Raphaël Lévi.

#### LA SYNAGOGUE.

Dans ce temps-là, les Juifs, à Bordeaux, n'avaient pas de temple ; ils se réunissaient chez un de leurs coreligionnaires logé assez grandement pour distraire de son habitation une pièce que, par un grillage très-serré placé au milieu de la partie la plus large, l'on partageait en deux parts inégales. Au fond, un autel était improvisé devant une grande armoire renfermant les livres de la loi ; là se tenaient les hommes ; les femmes se pressaient de l'autre côté du grillage, d'où elles pouvaient tout voir et tout entendre sans être vues. Un grand nombre de bougies éclairait les deux parties de cette pièce.

Il n'y avait alors ni chantres ni enfants de chœur désignés ; à un signal donné, ceux qui savaient chanter chantaient : ces chants saisissaient l'âme : tantôt c'étaient des sons terribles comme la colère de l'Éternel, puis doux comme sa clémentine bonté. Cette musique, dans laquelle les catholiques ont pris leur musique d'église, date du temps de Moïse et de David, et a été conservée religieusement jusqu'à nos jours.

On était à la veille de la fête de Kipur ; la nuit venue, les Juifs se rendaient à la synagogue, et, amis ou ennemis, se tendaient la main, se la seraient, en se disant : *Bonne fête !* car ce jour-là les haines devaient être oubliées, la loi ordonnait expressément de se rac-

commoder avec ses ennemis, sans cela le bénéfice de cette solennité religieuse devenait nul pour celui qui demandait pardon à Dieu et ne savait pas pardonner à son frère ; pour celui qui humiliait son corps en jeûnant et n'humiliait pas son âme en pardonnant.

Comme Raphaël Lévi se rendait à la synagogue, il vit un homme qui se détournait de son chemin ; l'ayant reconnu, il alla droit à lui.

« Bonne fête ! Gédéon Pereyra, dit-il en lui tendant la main.

— Bonne fête ! répondit Gédéon la tête baissée et sans mettre sa main dans celle qu'on lui tendait.

— En ce jour de sainte solennité, je vous prie de me pardonner si je vous ai offensé, lui dit Raphaël.

— Vous n'avez pas offensé... mais vous m'avez fait du mal... Je n'avais qu'un fils unique, un fils qui faisait mon orgueil et ma joie... vous êtes cause qu'il a quitté sa mère, qui le pleure tous les jours, qu'il a quitté la France !

— Est-ce ma faute ?

— Il aimait votre fille.

— Était-ce une raison pour la lui accorder ?

— Ce n'en était pas une non plus pour la lui refuser.

— Que lui ai-je dit ? Blimel est encore une enfant.

— Oui, mais vous avez ajouté : Blimel est riche, vous êtes sans état, sans fortune... Alors mon fils est parti disant : Je ferai fortune, ou je mourrai à la peine.

— Voyons, ne m'en veuillez pas d'avoir agi en père sage ; cet obstacle que je mets au mariage de nos enfants, votre fils l'aplanira un jour, j'en suis sûr !... Donnez-moi votre main, et allons ensemble prier Dieu pour ceux que nous aimons.

— Eh bien ! puisque vous êtes si bon que de permettre à mon fils d'espérer, répondit Gédéon en mettant sa main dans celle de Raphaël, je veux vous prévenir du



danger qui vous menace. J'étais, il y a un moment, le long des fossés de la ville, à causer avec le lieutenant criminel, pour des bijoux qu'il veut m'acheter à cause du prochain mariage de son fils, et je m'excusais sur l'heure de la fête qui m'empêchait de finir ni même de commencer aucune affaire, lorsqu'un paysan s'est avancé, les larmes aux yeux, et lui a porté plainte contre vous à cause d'un enfant... Le lieutenant et cet homme sont entrés à l'hôtel de ville...

— Je n'ai rien à craindre, répondit Raphaël; tout s'expliquera, je l'espère, aussitôt que je pourrai aller moi-même sur les lieux. »

Puis, se prenant bras dessus, bras dessous, les deux ennemis redevenus amis se rendirent ensemble à la synagogue.

Ils restèrent, ainsi que les plus pieux, jusqu'au lendemain au soir, à prier, jeûner, sans s'asseoir, sans parler, que pour répondre aux versets de la loi; le soleil se couchait pour la seconde fois, ses derniers rayons avaient disparu à l'horizon, et déjà quelques étoiles scintillaient au ciel, lorsque tous les juifs, hommes, femmes et enfants, descendirent dans la cour de la maison où se tenait la synagogue, pour entendre sonner le sophar. Raphaël Lévi accomplit cet office, à la grande satisfaction de ses coreligionnaires, qui tous, l'un après l'autre, vinrent le féliciter, ce qui retarda sa sortie; sa femme, suivie de ses enfants, l'avait précédé au logis pour voir si rien ne manquait au repas, véritable festin après un si long jeûne; et tous les Juifs s'étaient déjà éloignés lorsque Raphaël dépassant la porte de la synagogue, un homme l'abordant, lui dit :

« De par le roi, je vous arrête ! »

LA FIN DU JEUNE DE KIPUR.

Il y avait environ une demi-heure que madame Lévi et ses enfants étaient de retour, le souper se trouvait servi, le vin et le pain des bénédictions étaient prêts; le

chef de famille n'arrivant pas, personne n'osait rompre le jeûne... lorsqu'un coup retentit à la porte de la rue; on entendit une marche précipitée, et Blimelé s'élançait au devant de son père...

« Monsieur Gédéon Pereyra ! s'écria-t-elle.

— Mon mari ! où est mon mari ? lui demanda madame Lévi.

— Il va venir, répondit M. Pereyra d'un air embarrassé et sans lever les yeux... Une affaire... dont je ne connais pas au juste le motif... vient de le retenir. Gédéon, m'a-t-il dit, je vais couper le jeûne ailleurs que chez moi; va avertir ma femme qu'on se mette à table et qu'on ne m'attende pas... je ne pourrai rentrer avant deux heures. »

Bien que cela parût très-singulier à madame Lévi, elle ne fit aucune observation. « Enfin, dit-elle, puisqu'il le veut, soupçons ! » Madame Lévi était une bonne femme de ménage, soigneuse, dévouée, vrai trésor d'intérieur, sans autre idée que celle qu'on voulait bien prendre la peine de lui inculquer; en la mariant avec M. Lévi, beaucoup plus âgé qu'elle, sa mère lui avait dit : « Aime ton mari et obéis-lui. » Elle l'avait aimé et lui avait obéi, comme elle eût aimé, comme elle eût obéi à tout autre mari qu'on lui eût donné.

« Voulez-vous couper le jeûne avec nous, monsieur Pereyra ? » dit-elle en s'asseyant à table et désignant une place vide, mais qui n'était pas celle de son mari.

« Volontiers, reprit Gédéon en prenant cette place.

— Vous êtes donc raccommoqué avec mon mari ?

— Oui, répondit-il, l'air préoccupé.

— Mais seriez-vous malade, que vous ne mangiez pas ? reprit madame Lévi. Puis, tournant par hasard les yeux vers sa fille, elle la vit debout, pâle, regardant M. Gédéon avec anxiété. Eh bien ! qu'as-tu donc aussi ? lui dit-elle.

— Rien, maman, répondit-elle en s'as-



seyant et portant à sa bouche une cuillerée de potage.

— Racontez-moi donc votre raccommodement? » dit madame Lévi à Gédéon. N'obtenant pas de réponse, elle le regarda de nouveau... des pleurs s'échappaient de ses yeux... elle se tourna vers sa fille comme pour le lui faire remarquer... Blimelé pleurait à chaudes larmes.

« Qu'y a-t-il? et que me cache-t-on? s'écria madame Lévi.

— Il y a... qu'il doit être arrivé quelque malheur à mon père! s'écria Blimelé, ne contenant plus sa douleur : cette absence n'est pas volontaire, elle est forcée! » Et comme M. Pereyra baissait la tête sans répondre, Blimelé ajouta : « Oh ! parlez, monsieur, ne nous cachez rien ; ma mère a assez de religion pour supporter une mauvaise nouvelle : parlez !

— Eh bien ! dit Gédéon, prenant les mains de madame Lévi... du courage! votre mari, je n'en doute pas, triomphera de ses ennemis ; son innocence sera reconnue... mais...

— Achevez ! mon Dieu ! achevez ! s'écria madame Lévi.

— Mais... il est en prison ! »

La mère et la fille, poussant un cri d'horreur, se levèrent pâles et tremblantes. Gédéon continua :

« Il a été conduit au fort du Hâ ; là je l'ai quitté et j'ai couru chez le lieutenant criminel, où j'ai appris qu'on accusait Raphaël d'avoir volé un enfant.

— Quelle infamie ! s'écria Blimelé ; mais qu'est-ce qu'ils veulent donc, ces chrétiens, que mon père fasse d'un enfant ?

— Vous ignorez mademoiselle, lui dit Gédéon, que les chrétiens croient que notre religion nous ordonne, en dérision de la passion de Jésus, de faire souffrir le martyr à d'innocentes créatures?... Sitôt qu'il leur manque un enfant, ils en accusent un juif : on l'arrête, on l'emprisonne ; s'il n'a pas prouvé son innocence (remarquez qu'on ne lui prouve pas son crime), s'il n'a

pas prouvé son innocence, on le pend ; s'il l'a prouvée, on le renvoie en lui disant : Mais aussi pourquoi êtes-vous juif ? Ici le cas est grave, je ne vous le cache pas, ajouta Gédéon, s'adressant à madame Lévi.

— Cependant mon mari a dit où il avait laissé l'enfant.

— Il faut y courir, reprit Blimelé, prête à partir.

— On est allé chercher dans toutes les échoppes qui entourent le palais Galien, et l'on n'a trouvé aucune des deux femmes. »

A ces mots, madame Lévi jeta les hauts cris ; quant à Blimelé, ses larmes s'arrêtaient, elle resta un moment pensive et grave, puis, s'approchant de sa mère, elle s'agenouilla, et lui dit d'une voix à la fois calme et suppliante :

« Veux-tu me laisser agir ? je te rendrai mon père.

— Et que feras-tu, pauvre petite ? lui demanda sa mère, laissant tomber sur les beaux cheveux noirs de Blimelé des baisers et des larmes.

— Prête-moi Cadette, Cadette m'accompagnera ; avec elle je n'aurai rien à craindre.

— Mais où iras-tu ?

— Chercher l'enfant ! » répondit Blimelé d'un ton si assuré que sa pauvre mère lui donna ainsi son consentement :

« Que le Dieu d'Israël te prenne par la main et te conduise, ma fille ! »

Blimelé prit sa bourse, ses bijoux, jeta une mante sur ses épaules, s'en enveloppa la tête, puis appelant sa servante, elle lui dit :

« Cadette, prends une lanterne, et suis-moi ! »

Cadette obéit.

A cette époque, les rues de Bordeaux n'étaient pas éclairées ; il faisait un temps sombre, humide ; un vent précurseur de la pluie, soufflait par intervalle ; mais Blimelé, préoccupée par sa douleur, ne sentait rien, elle marchait avec vitesse, appuyée sur le bras de sa servante. Cependant son atten-



tion fut attirée par le bruit des pas d'un homme qui la suivait : allait-elle à gauche, il passait à gauche ; tournait-elle à droite, il prenait la même direction , gardant toujours une certaine distance, évitant d'être vu, et s'enveloppant dans un long manteau gris ; mais elle ne s'en inquiéta pas et continua son chemin, toujours suivie par l'inconnu.

#### LA MARCHANDE D'ENFANTS.

Bientôt Blimelé vit s'élever devant elle les ruines du palais Galien, situé derrière les remparts de la ville, elle y entra hardiment ; mais elle n'avait pas fait deux pas sous la première arcade, qu'elle vit, pour ainsi dire, sortir de terre une créature si laide et si difforme, qu'on aurait pu la prendre pour une apparition venue de l'enfer.

« Qui est là ? demanda cette espèce de monstre.

— Habitez-vous ces ruines ? demanda à son tour Blimelé ; c'est que vous pourriez m'enseigner une femme... dont... j'ai oublié le nom. Cette femme procure des enfants aux personnes qui les lui payent.

— Et vous payeriez comptant... ma petite dame ? répondit-elle en la regardant d'un air narquois.

— Oh ! tout de suite, dit vivement Blimelé, et ce que vous voudrez.

— Vous me paraissez une brave dame, et je ne vous demande pas ce que vous voulez faire de l'enfant, cela ne me regarde pas ; seulement je vous recommande le secret ; car, voyez-vous, nous sommes d'honnêtes femmes, qui gagnons honnêtement notre vie à vendre des enfants ou à en louer.

— A en louer ? s'écria Cadette.

— Oui, ma chère amie ; quand on n'est pas assez riche pour en acheter, on en loue ; et avec ces enfants loués, on va dans d'autres pays, ou sur les grandes routes demander l'aumône, ça rapporte beaucoup ; le monde est si dur aujourd'hui, que s'il voit

une femme ou un homme seul, il ne leur donne rien ; tandis que quand ils ont un enfant... ça intéresse.

— Vraiment ! » dit Blimelé, ne pouvant revenir de l'étonnement où la jetaient les révélations de cette horrible femme.

Puis, par un sentiment dont elle ne se rendait pas compte, elle chercha de l'œil l'homme au manteau gris ; mais l'obscurité était si grande, qu'il était impossible de distinguer à plus de deux pas de distance ; elle présuma qu'il avait continué son chemin, et n'y pensa plus ; d'ailleurs le désir de délivrer son père l'emportait sur la peur et sur la témérité de son entreprise.

« Attendez-moi ici, ma petite dame, lui dit la vieille, je vais aller vous chercher ce qu'il vous faut. »

La jeune fille et sa servante se tinrent en silence, écoutant et regardant autour d'elles avec anxiété ; mais bientôt Cadette éclata en sanglots : « Ma jeune maîtresse, dit-elle, acheter un enfant !... Dieu d'Israël, mais que voulez-vous en faire ?

— Tu ne devines donc pas ? l'enfant que mon père est accusé d'avoir tué est ici... il a été volé par ces misérables... je viens le chercher pour sauver la vie à mon père... »

Thomassine revint, portant sur ses bras une petite fille qui dormait, et dont la laideur était rendue encore plus frappante par les haillons dont elle était enveloppée.

« Je veux un garçon, dit froidement Blimelé ; je le veux gras, frais, ayant les cheveux blonds.

— Ma foi ! il vaudrait mieux venir le choisir vous-même. »

C'était ce que voulait Blimelé ; elle se précipita sur les pas de la mégère, qui, se retournant, prit la lanterne de Cadette et l'éteignit.

« Je veux bien vous conduire chez nous, mais je ne veux pas vous montrer le chemin par où l'on y arrive, dit-elle, prenant la main de Cadette, qui à son tour prit celle de sa jeune maîtresse. Suivez-





moi, » ajouta-t-elle ; et les faisant passer à travers des broussailles qui leur écorchaient les jambes, elle les amena, après de nombreux détours, jusqu'à l'entrée d'un escalier. « Descendez, leur dit-elle, et prenez garde, il y a des marches rompues. » Bien qu'il fût impossible de distinguer la moindre chose, Blimelé, tout en descendant, inspectait, écoutait soigneusement chaque bruit qui arrivait jusqu'à elle ; et de la main qu'elle avait de libre, elle palpa le mur près duquel elle passait ; un moment le mur cessant, la main de Blimelé ne rencontra que du vide, et il lui sembla de ce vide entendre sortir des plaintes et des cris d'enfants. Elle s'arrêta un instant pour écouter ; mais bientôt tirée par sa servante, que l'habitante de ces ruines tirait à son tour, force lui fut de continuer sa route.

Enfin l'escalier cessa ; une petite lueur parut au loin à travers les fentes d'une porte ; elles parcoururent encore une assez longue galerie non pavée, puis la mégère poussa cette porte, et elles entrèrent dans une espèce de chambre où trois vieilles, semblables aux trois sorcières de Macbeth, se tenaient assises autour d'une table et jouaient aux cartes, tandis qu'une jeune femme filait.

« Et quoi ! tu es encore ici, Blaisette ? dit la marchande d'enfants à l'une des trois vieilles.

— Oui Thomassine, j'ai idée de ne partir que demain matin.

— Entêtée ! » reprit Thomassine. Et s'approchant elle lui parla bas à l'oreille, mais pas assez pour que Blimelé, dont la finesse d'ouïe était excessive, n'entendit au passage ces mots :

« Je les ai attirées ici pour te donner le temps de te sauver avec le petit garçon.

— C'est bien ! je pars, dit Blaisette. Où est l'âne ?

— Il est avec Blaisot à la porte des Salinières. »

La vieille se leva lentement, prit un

mantelet de laine brune doublé de drap rouge, s'en enveloppa, et sortit accompagnée de Thomassine, qui dit à Blimelé de l'attendre, qu'elle allait lui apporter ce qu'elle demandait.

Un frisson parcourut tout le corps de Blimelé ; cette femme allait emmener au loin le petit garçon qu'elle cherchait. Elle fit un mouvement comme pour la suivre ; mais elle se contint... Thomassine revenait, apportant une autre petite fille.

« Je vous ai dit que je voulais un garçon, répéta Blimelé avec impatience. Si vous n'en avez pas, je m'en vais.

— Je n'en aurai que demain ; j'en attends trois de la Touraine.

— Eh bien ! faites-moi sortir d'ici.

— Permettez qu'avant je m'assure si tout est tranquille au dehors. »

Blimelé se résigna à l'attendre, et resta avec la jeune femme, qui filait toujours, et les deux vieilles, qui, pareilles à deux automates, jouaient toujours aux cartes, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour d'elles.

« Dieu d'Israël, disait mentalement la pieuse juive, je n'ai plus d'espoir qu'en vous. Prenez pitié de mon père ! »

Il est inutile de dire tout ce que souffrit la pauvre enfant pendant ce temps, qui lui parut un siècle. Thomassine ne revint qu'au bout d'un quart d'heure.

Elle prit la main de Cadette, qui prit la main de Blimelé, et toutes trois sortirent de cet antre comme elles y étaient entrées.

« Et maintenant à demain, » leur dit Thomassine, les regardant avec son air narquois.

#### L'INCONNU.

Blimelé, dans sa préoccupation de tout ce qui venait de se passer, prit un autre chemin que celui par lequel elle était venue, et se mit à courir de toutes ses forces, suivie de la pauvre Cadette.

« Je sauverai mon père, disait-elle, je retrouverai cet enfant. »



Bien qu'il fit tout à fait nuit, remarquant devant elle un espace assez large, elle s'écria :

« Nous voilà sur le quai des Salinières.

— Nous nous sommes égarées, mademoiselle, dit Cadette avec douleur.

— Dieu d'Israël, est-ce vous qui avez guidé mes pas ? » reprit Blimelé.

En ce moment elle entend du bruit, s'arrête, écoute, et dans l'obscurité aperçoit un jeune et vigoureux garçon conduisant un âne sur lequel une vieille femme portait un enfant soigneusement enveloppé.

« Ah ! c'est lui ! c'est l'enfant qui va causer la mort de mon père, dit la jeune fille. Mais comment l'arracher à cette femme ?... et personne pour m'aider !... personne pour me secourir !... »

Cependant elle se précipite au-devant de l'âne, et l'arrêtant par la bride :

« Que portez-vous ainsi dans vos bras ? s'écria-t-elle ; montrez-moi cet enfant, ou mes cris... »

— Lâche mon âne, répondit la vieille. Tape avec ton fouet, Blaisot, tape ! dit-elle au jeune garçon. »

Mais Blimelé tenait ferme de ses deux petites mains, sur lesquelles frappait Blaisot avec le manche de son fouet, tandis que Cadette essayait de se jeter au-devant des coups.

« Au secours ! à l'aide ! » criait Blimelé, résistant à la douleur.

L'homme au manteau gris accourut.

« Ah ! qui que vous soyez, s'écria la jeune fille haletante, cette femme a volé un enfant ; elle l'emporte !... Pour cet enfant, mon père a été emprisonné ; ah ! aidez-moi ! aidez-moi à reprendre cet enfant ! » Et dans son désespoir, la fille de Raphaël Lévi se cramponnait aux paniers de l'âne.

L'homme au manteau gris, usant de sa force, ouvrit le mantelet de la vieille, et lui enleva le petit garçon, que ce choc réveilla, et auquel il fit jeter les hauts cris.

« Au diable les juifs, les enfants et les

jeunes filles ! s'écria la vieille, dont l'âne, n'étant plus retenu, partit au grand galop, suivi de Blaisot courant à toutes jambes.<sup>124</sup>

— Pourvu que ce soit celui que je cherche ! dit Blimelé, essayant, mais en vain, de reconnaître la couleur des cheveux du petit garçon. Ah ! monsieur, que ne vous dois-je pas pour votre heureuse intervention ! » dit-elle au généreux inconnu, tout en caressant l'enfant pour le faire taire.

Le jeune homme répondit froidement : « Le fils de Gédéon Pereyra est heureux d'avoir pu rendre un service à la fille de Raphaël Lévi.

— C'est vous, monsieur Élizée ! s'écria Blimelé, doucement émue, et reprenant, avec l'enfant dans ses bras, le chemin de la maison de son père.

— Oui, mademoiselle, répondit Élizée, la suivant respectueusement à deux pas. Arrivé de voyage une heure après le coucher du soleil, et devant repartir demain, je me rendais dans ma famille, lorsque je vous vis sortir déguisée, n'ayant près de vous que votre servante. Excusez ma curiosité, mademoiselle ; mais cela me parut si extraordinaire, que je vous suivis. Arrivée aux ruines du palais Galien, je vous y vis entrer ; un quart d'heure après j'en vis sortir deux femmes ; l'une dit à celle qui portait un enfant : « Pars vite, pendant que je vais la retenir ; c'est la fille du juif Raphaël Lévi ; je l'ai bien reconnue, elle m'a assez souvent donné l'aumône, le vendredi, à la porte de sa mère. Je ne suis pas sa dupe... Porte cet enfant à Colmar, la veuve Bertrand t'en donnera un bon prix.

— Cette juive l'aurait peut-être payé davantage, répondit l'autre.

— Sans nul doute ! mais l'affaire a fait trop de bruit pour que nous ne soyons pas inquiétées dans notre commerce, et peut-être pendues à la place de ce vieux juif. Pars vite !

— Je voulais suivre cette femme ; cependant connaissant ainsi le chemin qu'elle pre-



naît, je me promis de la rejoindre plus tard, et je vous attendis au lieu où vous étiez entrée dans les ruines; ne vous voyant pas revenir, je présumai que vous aviez pris une autre route; effrayé des dangers qui pouvaient vous assaillir, je courus jusqu'à votre maison; ne vous ayant pas rencontrée, je revenais sur mes pas en prenant un autre chemin, lorsque, guidé sans doute par le Dieu d'Israël, qui a voulu récompenser votre noble dévouement... »

Blimelé était alors arrivée à la porte du logis de son père.

« Mademoiselle, ajouta le jeune homme reprenant l'air de froideur qu'il avait un instant oublié en prononçant ces derniers mots; permettez-moi de me féliciter de vous avoir rendu ce léger service; oubliez-le, comme j'oublierai qu'un jour j'avais eu l'audace d'aspirer à votre main. »

Et, la saluant, il disparut si vite que Blimelé n'eut ni le temps ni la présence d'esprit de le remercier.

Cadette frappa un grand coup à la porte de l'hôtel.

#### DÉNOUEMENT.

Madame Raphaël Lévi suivit de près le domestique qui vint ouvrir : en apercevant sa fille et l'enfant qu'elle portait dans ses bras, elle poussa un cri de joie.

« Est-ce lui ? »

— Je l'espère, répondit Blimelé, regardant alors le petit garçon dont le signallement était exact à celui qu'en avait fait le paysan.

— Que béni soit le Seigneur qui, dans sa bonté toute céleste, m'a accordé une enfant comme toi, » dit madame Raphaël Lévi, embrassant tendrement sa fille.

« Il faut courir chez le lieutenant criminel, dit Blimelé à M. Pereyra, qui n'avait pas voulu quitter la femme de son ami pendant l'absence de sa fille; il faut lui dire que l'enfant est ici, que mon père est innocent, et qu'il faut qu'on aille tout de suite aux ruines du palais Galien; on y

trouvera encore d'autres enfants victimes du trafic de ces femmes abominables... O ma mère ! ma mère !... si tu savais que de courage il m'a fallu depuis une heure... ajouta-t-elle pendant que M. Pereyra prenait son chapeau et sortait déjà de la maison.

— Mais tu vas tout me raconter...

— Rien, rien encore, car je n'ai plus la force de parler... » dit Blimelé tombant anéanti sur une chaise.

Une heure après, l'enfant était remis à ses parents, et Raphaël Lévi était rendu à sa famille, et pleinement justifié du crime qu'on lui avait imputé.

De nos jours, ces croyances calomnieuses n'existent plus en France; mais, hélas ! elles existent encore chez les peuples ignorants qui aiment tant le merveilleux, l'horrible, l'atroce, qu'ils ne veulent pas être démentis... témoin l'histoire du père Thomas, qui vient de se passer en Syrie.

Je pense qu'il est inutile de dire que M. Raphaël Lévi ne refusa plus la main de sa fille au fils de son ami Gédéon Pereyra, et, bien que le jeune Élyzée eût dit qu'il oublierait qu'un jour il avait aspiré à la main de Blimelé, il se trouva fort heureux de l'événement qui lui permettait de l'épouser.

M<sup>me</sup> EUGÉNIE FOA.

#### Lucy.

Seule, dans un logement composé de trois pièces, qui n'avait pour tout luxe qu'une extrême propreté, Lucy, vers la fin d'une journée d'été, mettait de côté des planches de musique qu'elle venait de graver, et pendant qu'elle rétablissait l'ordre autour d'elle, ses yeux se portaient souvent sur deux portraits placés au-dessus de sa table de travail : l'un était celui d'une belle jeune femme, l'autre celui d'un militaire portant un uniforme étranger. Ces images chéries, que Lucy regardait triste-



ment, étaient celles de son père et de sa mère; les seuls biens, hélas! qu'après de grands malheurs, ils avaient pu léguer à leur pauvre orpheline. Tout à fait isolée dans la vie, aucun intérêt ne la suivait, aucune pensée ne s'attachait à elle. Un jour, de bien triste anniversaire, elle allait déposer une couronne et prier sur une tombe dans le cimetière d'un village aux environs de Paris; c'était là que reposait sa mère; en traversant la campagne qui sépare le village du champ de mort, elle passa près d'un jeune homme qui dessinait au pied d'un arbre; elle l'aperçut à peine, puis lorsqu'elle eut accompli son pieux pèlerinage, et comme elle prenait soin de quelques arbustes qui entouraient la pierre tumulaire, elle vit que ce même jeune homme était venu se placer sur une hauteur dominant le cimetière, d'où il s'occupait encore à dessiner.

L'heure à laquelle partait la voiture qui devait la reconduire à Paris allait arriver. Lucy rejoignit le village, prit sa place avec trois ou quatre autres voyageurs, et l'on allait se mettre en route, lorsqu'une personne arriva : c'était encore le dessinateur du cimetière.

Lucy se trouvait placée à côté d'un grosier individu et n'osait se plaindre. « Vous paraissez bien mal à votre aise, madame, lui dit le jeune artiste. Si j'osais vous engager à prendre ma place ? » L'air respectueux qui accompagnait ces paroles décida Lucy à accepter l'échange qui lui était offert. Arrivée à Paris, ce même individu osa marcher auprès d'elle, quelquefois même lui parler, et il lui eût causé de mortelles frayeurs, si le jeune artiste, qui sans doute par charité l'avait suivie, n'était venu la secourir. Il saisit rudement le bras de cet insolent, lui dit quelques mots à l'oreille, et le faisant pirouetter sur ses talons, il le lança dans la direction opposée à celle que suivait Lucy, qui remercia gracieusement son libérateur, rentra chez elle toute émue, et ressentant avec plus d'amertume

encore le malheur d'avoir perdu ses apais, ses protecteurs naturels.

Dans la même maison que la triste orpheline, logeait une vieille dame veuve, presque aveugle, et fort pauvre. Lucy la visitait souvent, l'aidait avec ses économies; car elle trouvait le moyen d'en faire, bien que son travail fût sa seule ressource; mais intelligente et habile graveuse de musique, elle ne manquait jamais d'ouvrage. Sa vieille voisine l'aimait chèrement et recevait avec reconnaissance tous les petits services que la jeune fille se plaisait à lui rendre; c'était l'ange consolateur de cette pauvre femme si douloureusement éprouvée.

Un jour, Lucy la trouva toute joyeuse : « Je vous attendais avec impatience, lui dit-elle dès qu'elle reconnut ses pas; je viens de recevoir une bonne visite, et il me tardait de vous faire partager mon bonheur. Un jeune homme est venu ce matin; il est, m'a-t-il dit, du même pays que moi; mon père, à ce qu'il paraît, rendit dans le temps d'importants services à sa famille, et ayant appris par hasard la fâcheuse position dans laquelle je me trouve, il accourt, a-t-il ajouté, trop heureux de pouvoir acquitter la dette de la reconnaissance. Il assure même que nous sommes un peu parents, c'est possible, bien que je ne reconnaisse nullement son nom, Adolphe Garnier... mais il y a si longtemps que j'ai quitté ma petite ville, et ma mémoire est si fort affaiblie, que je puis bien avoir oublié... D'ailleurs quel intérêt aurait ce jeune homme? Avant de me quitter, M. Adolphe a déposé sur la cheminée l'argent que voilà, puis il reviendra savoir si je suis bien soignée. » Lucy se réjouit sincèrement de la bonne fortune de sa pauvre voisine, et en remercia Dieu avec toute l'effusion qu'elle eût ressentie pour un bonheur personnel.

Le lendemain au soir, Lucy travaillait auprès de sa vieille amie, lorsque l'on frappa doucement à la porte; elle s'empresse d'aller ouvrir et se trouve en face du jeune



artiste qui, peu de jours avant, l'avait si loyalement protégée : « Puis-je entrer? fit-il, avec une espèce d'embarras — Entrez! monsieur Adolphe; entrez! s'écria la bonne dame. Que vous êtes bon! je n'espérais pas vous revoir aussitôt. »

Les jeunes gens s'étonnèrent d'abord de se retrouver d'une manière aussi inattendue; puis, dès cette soirée, Adolphe voulut partager tous les soins que Lucy rendait à la pauvre aveugle. On comprend que cette communauté dut bien vite établir entre eux une douce intimité; tous les soirs ils se voyaient, et parfois même dans la journée, car Adolphe faisait naître mille occasions de se retrouver avec ses amies... enfin le jeune homme parla d'amour, de mariage, et Lucy, qui l'aimait déjà sans le savoir, se trouva bien heureuse.

Ce fut au milieu de ces rêves fleuris que la mort vint enlever la bonne dame. S'autorisant de son titre de futur, Adolphe continua ses visites à Lucy. Près d'un an se passa ainsi, et si le mariage ne se concluait pas, c'était au grand chagrin d'Adolphe. Un oncle dont il dépendait s'opposait à cette union, ou du moins exigeait plusieurs années d'épreuve. Cette contrariété changea sans doute l'humeur du jeune homme, car il n'était plus gai, aimable comme autrefois, et, afin de pouvoir se passer de cet oncle absolu, il prit la résolution de travailler plus qu'il ne l'avait fait jusque-là. Donnant donc plus de temps à l'étude de son art, il en consacra moins à sa fiancée, qui, souffrant de cette nécessité, n'en était pas moins reconnaissante du sacrifice qu'Adolphe faisait à leur avenir. Un jour il vint lui montrer une lettre qu'il avait reçue de son oncle; elle n'était pas aussi sévère que les autres et laissait voir une résolution moins arrêtée de s'opposer à leur mariage : « Je pars, dit Adolphe; il le faut pour notre bonheur; le moment est venu; je connais mon oncle, il est ébranlé, ma présence fera le reste. Ne pleurez pas, Lucy; la raison demande ce

sacrifice dont nous obtiendrons le prix. » Et le jeune homme reçut les tristes adieux de sa fiancée.

Plus d'un mois s'était écoulé entre cette douloureuse séparation; Lucy, après une journée laborieuse, remettait tout en ordre, et cherchait même à parer d'une manière coquette son petit appartement. Une pensée, une intention s'attachait à chacune des choses qu'elle plaçait ou déplaçait, car son fiancé pouvait arriver à chaque instant!... Elle venait de quitter son logement pour en prendre un dans le quartier où Adolphe avait ses occupations, et se faisait une joie de sa surprise lorsqu'il irait la demander à son ancienne demeure, et de sa satisfaction lorsqu'il la trouverait dans celle où elle était installée depuis peu.

« Allons, courage! répétait Lucy après avoir terminé ses petits arrangements; Adolphe ne peut tarder à revenir... Peut-être ce soir, demain, bientôt enfin il sera là, près de moi, et les journées redeviendront courtes, comme autrefois!... Ah! je serai bien plus heureuse! car nous ne nous quitterons plus!..... Mais, mon Dieu! que ce mois a donc été long! et pas un mot de lui n'est venu soulager, adoucir mon ennui!... C'est signe qu'il viendra bientôt, j'en suis sûre!..... » Et s'appuyant alors sur la pierre de sa fenêtre, elle suivait du regard chaque passant, jusqu'à ce qu'à portée de les mieux voir elle dise tristement : « Non, ce n'est pas encore lui! »

Le jour avait tout à fait disparu, on ne distinguait plus rien dans la rue, mais un air pur, un beau ciel étoilé, engageaient la jeune fille à rester encore à sa fenêtre. Ses yeux se promenaient au hasard, lorsqu'elle aperçut en face une vive lumière qui vint éclairer l'appartement du premier, et, de son modeste troisième, Lucy voyait parfaitement dans l'intérieur d'une pièce dont les fenêtres étaient ouvertes; ce qui s'y passait attira son attention.

Une jeune fille, à peu près de l'âge de



Lucy, mais fraîche, mais belle comme le bonheur, essayait, en jouant, quelques bijoux; drapait sur ses épaules un moelleux cachemire, posait sur sa tête tantôt des fleurs, tantôt des plumes, puis à chaque nouvelle parure elle semblait consulter les yeux de sa mère, de son père, qui, joyeux, la regardaient avec amour; enfin un voile, un bouquet de fleurs d'oranger essayés à leur tour, et l'attendrissement visible des parents pressant leur fille sur leur cœur... tout fit comprendre à Lucy que sa belle voisine allait se marier, sans doute à celui qu'elle aimait! Un soupir, un battement de cœur trahirent l'émotion que lui causèrent ces pensées. « Moi aussi, se dit-elle tout bas, je revêtirai bientôt les habits de mariée; ils ne seront pas brillants comme ceux que je vois, mais qu'importe s'ils m'embellissent aux yeux d'Adolphe. Non, je n'envie point à cette riche demoiselle ses robes, ses bijoux, tout ce luxe qui l'entoure; mais cette tendresse dont elle est l'objet!... Au jour de son bonheur rien ne lui manquera, un père, une mère la conduiront à l'autel, et moi!... » Elle regarda encore ses portraits bien aimés, et des larmes sillonnèrent son visage.

A ce moment un élégant cabriolet s'arrêta devant la porte de la fiancée, un jeune homme en descend, il entre dans la maison... c'est sans doute le futur?... Oui, car la jeune fille jette au hasard sur les tables, sur les fauteuils qui l'entourent, les parures qu'elle essayait, et se précipite dans le salon voisin, où, suivie de sa mère, elle va recevoir son futur époux.

Lucy referma sa fenêtre, se coucha, et, après avoir longtemps prié, longtemps pensé à son père, à sa mère, à son fiancé, elle s'endormit en répétant : « Il reviendra... il l'a promis... et moi aussi je revêtirai bientôt la robe blanche et le voile de la mariée!... »

Le lendemain il se fit beaucoup de bruit dans la rue, les voitures arrivaient, les pas-

sants s'arrêtaient, tout annonçait une noce; c'était celle de la riche voisine de notre pauvre Lucy. La toilette de la mariée une fois achevée, on ouvrit les fenêtres, il venait de s'élever un vent frais dont chacun était jaloux de profiter; Lucy ouvrit aussi sa fenêtre, et put voir et admirer la jeune fille dans sa blanche toilette; elle n'était pas vive, enjouée comme la veille, sa physionomie avait quelque chose de pensif qui lui donnait un nouveau charme. « Qu'elle est belle ainsi et qu'elle doit être aimée! disait Lucy. Ah! la voilà prête à partir; déjà elle tient le livre couvert en moire blanche, la bourse pour les pauvres; sa mère vient la chercher, elle l'embrasse, elles sortent de la chambre, l'équipage approche, avançons-nous bien, bien en avant de la fenêtre pour voir cet heureux couple!... Déjà la mariée pose son petit soulier de satin sur le marchepied... un jeune homme s'approche pour l'aider à monter, c'est le marié... C'est Adolphe!... Ah!... »

Et la main qui lui servait d'appui n'ayant plus la force de maintenir son corps penché, on entendit bientôt quelque chose de sourd retentir sur le pavé! La noce, qui s'était mise en marche, se dirigeait vers l'église, pendant qu'un groupe de personnes charitables cherchait en vain à secourir une jeune fille qui venait de tomber d'un troisième étage!

Le lendemain, à la même heure, et presque à la même place, le prêtre qui avait béni le mariage du comte Adolphe de Germigny, murmurait auprès d'une bière solitaire un lugubre *De profundis*!

Pauvre Lucy! ta mère eût éclairé ton inexpérience, eût préservé ton cœur des dangers auxquels exposent la naïve crédulité de la jeunesse! Il est dans l'âme d'une mère un espèce d'instinct qui sait lui désigner l'homme auquel elle peut confier le bonheur de sa fille; mais toi, pauvre Lucy, tu n'avais plus de mère!

M<sup>me</sup> EMMA FERRAND.



## A un Nouveau-Né.

C'est aujourd'hui ton saint baptême,  
Heureux enfant :  
De l'originel anathème  
Il te défend.

Ton aveugle raison l'ignore...  
Bouton fermé,  
Qu'on arrose et qui doit éclore  
Tout parfumé !

A ta mère, cher petit être,  
Tu tends les bras ;  
Bientôt, venant à la connaître,  
Tu l'aimeras.

Plus tard, ouvrant ton aile blonde,  
Jeune vainqueur,  
Tu t'envoleras vers le monde,  
L'espoir au cœur.

Le monde est grand, et l'âme humaine  
Plus grande encor ;  
Elle a l'infini pour domaine,  
Dieu pour trésor.

Aux flots troublés elle s'abreuve  
Un seul été ;  
Puis, après la rapide épreuve,....  
L'Éternité.

L'Éternité, gouffre des âmes,  
Où tout se fond :  
Fleuve de lumière... ou de flammes,  
Sans bord ni fond.

Des intarissables délices  
Centre divin ;  
Ou cercle immense de supplices,  
Tournant sans fin ;

Selon qu'on a suivi la route,  
De l'humble foi,  
Ou l'oblique sentier du doute,  
Ivre de soi.

Selon qu'en passant sur la terre,  
On a marché  
Avec la vertu salutaire,  
Ou le péché.

Selon qu'on a trempé sa vie  
De charité,  
Ou qu'on eut de haine et d'envie  
Le cœur gâté.

Selon qu'on vit à notre table  
Le pauvre admis,  
Ou notre vengeance intraitable  
Aux ennemis...

Ne voyons que la différence  
Du Mal au Bien ;  
Et non la joie ou la souffrance  
Qui ne sont rien.

Car au sein de la nuit suprême  
Quand nous tombons,  
Un cri descend, pour tous le même :  
« Fûtes-vous bons ? »

Cependant, par l'eau du baptême,  
Le front lavé,  
De l'originel anathème,  
Enfant sauvé ;

Reprends les baisers de ta mère,  
Son lait aussi ;  
Joue et souris... la coupe amère  
Est loin d'ici.

Dieu qui bénit tes deux familles  
De plus en plus,  
Eut toujours leurs fils et leurs filles  
Dans ses élus.

Enfant, pour vivre sous sa garde,  
Et dans sa loi,  
Lorsque tes yeux verront, regarde  
Autour de toi !

ÉMILE DESCHAMPS.



## Revue des Théâtres.

*Dom Sébastien, roi de Portugal*, opéra en cinq actes, paroles de M. Scribe, musique de G. Donizetti, divertissements de M. Albert.

La scène se passe en 1578.

Le port de Lisbonne. — A droite, est le palais du roi, d'où l'on descend par des marches. — Au fond, la mer et la flotte prête à mettre à la voile. — On transporte à bord du vaisseau amiral des armes et des provisions. — A gauche, des soldats et des matelots boivent et chantent. — D'autres font leurs adieux à leur famille. — On voit circuler des hommes et des femmes du peuple, des seigneurs et de grandes dames que la curiosité attire.

Dom Antonio, oncle du roi, et Juan de Sylva, le grand inquisiteur, descendent les marches du palais; ils se félicitent de ce que l'imprudent Sébastien suit leurs conseils en partant pour faire la guerre aux Arabes. Grâce à Juan de Sylva, dom Antonio, nommé régent du royaume, espère conserver la couronne si son neveu ne revient pas, et Juan de Sylva, qui trompe dom Antonio, espère la livrer à Philippe II, roi d'Espagne. Un soldat présente un placet, et demande à parler au roi. « Croistu donc que sa grandeur s'abaisse jusqu'à toi? lui répond dom Antonio. — Arrière, misérable! » crie le grand inquisiteur; mais le roi descend de son palais, il se plaint qu'on empêche ses sujets d'arriver jusqu'à lui. « Qui donc es-tu? » demande-t-il à cet homme. Celui-ci répond : « Soldat, j'ai chanté la victoire; matelot, j'ai chanté des bords lointains... *La Lusitade* est l'enfant de mes œuvres, et nageant d'une main, je l'élevais de l'autre au-dessus des vagues, disant : Mon Dieu! perdez-moi, mais sauvez mes vers, qui doivent illustrer mon ingrate patrie! — Ton nom? — Le Camoëns! — Poëte, je te salue, » dit Sébastien, se découvrant avec

respect. Puis, lui tendant la main : « Que veux-tu? — L'honneur de te suivre sur la rive du maure, pour chanter tes exploits. — Sois donc prêt à partir. — Une faveur encore : sauve cette jeune fille! » En effet, on aperçoit un noir cortège qui traverse le théâtre, portant la bannière de l'inquisition; des familiers du saint-office conduisent une jeune fille vêtue du san-benito, et le peuple crie qu'il faut jeter son corps dans le feu du bûcher, pour préserver son âme des flammes de l'enfer. « Qui est-elle? demande le roi. — C'est Zaïda, la fille de Ben-Selim, répond le grand inquisiteur : nos vaisseaux l'ont prise aux rives de Tunis, elle avait reçu chez nous l'eau du baptême... — Oui, interrompt Zaïda, la crainte m'avait fait renier la foi de Mahomet, et, dans mon repentir, j'ai fui du couvent où l'on m'avait enfermée... j'allais retrouver mon vieux père qui me pleure. — Tu ne mourras pas, lui dit Sébastien. — Mais, reprend Juan de Sylva, le roi, malgré sa puissance, ne peut annuler nos arrêts. — Je puis les commuer, et, sous peine de mort, j'exile l'étrangère. — En quels lieux? demande Juan de Sylva. — En Afrique, auprès de son vieux père. » Zaïda, à genoux devant Sébastien, jure de lui consacrer les jours qu'il lui a sauvés. On entend un appel de trompettes... c'est le signal du départ de Sébastien. Don Antonio et Juan de Sylva laissent éclater leur joie; le peuple entoure le roi avec transport; Zaïda lui baise la main; le roi, Camoëns et ses officiers montent sur le vaisseau amiral, et l'on aperçoit en pleine mer à l'horizon, toute la flotte portugaise à la voile.

L'habitation de Ben-Selim, aux environs de Fez.

Zaïda est triste; elle aime celui qui lui a sauvé la vie. Les compagnes de la jeune Arabe viennent fêter son retour. A la fin du divertissement, des cris bruyants se font entendre : c'est le chef arabe, Abayaldos, armé en guerre et suivi de sa tribu. « Eh



quoi ! s'écrie-t-il, des danses et des fêtes, tandis que les chrétiens ont envahi nos déserts ? Aux armes, Africains ! Sébastien nous défie dans les plaines d'Alcazar-Kébir. » Puis, s'adressant à Zaïda, que depuis longtemps il aime, il lui demande sa foi comme prix du vainqueur ; Zaïda ne veut rien lui promettre, il lui lance un regard de colère et de jalousie, puis tous les Arabes s'éloignent en désordre ; et les femmes à genoux prient pour leurs époux et leurs pères.

La plaine d'Alcazar-Kébir après la bataille. Au fond, on voit étendus sur le sable les corps des chrétiens et des musulmans ; à gauche est une roche.

Dom Sébastien, entouré d'officiers portugais blessés comme lui, est soutenu par dom Henrique. « Une épée ! s'écrie-t-il avec égarement, une épée ! sauvez le Camoëns ! — Ne songez qu'à vous, sire, » répond dom Henrique ; puis entendant les Arabes qui s'avancent, il fait signe aux officiers de déposer le roi au pied de la roche. Les Arabes arrivent chantant leur victoire, mais le roi leur a échappé ; ils le cherchent... « Lequel de vous est Sébastien ? demande Abayaldos (Sébastien fait un mouvement). — C'est moi, répond Henrique à voix haute (puis serrant la main de Sébastien, il lui dit à voix basse : ) — Vivez pour notre patrie !... Moi, je meurs ! » Il rend le dernier soupir. Abayaldos voulant que les restes de Sébastien soient prisonniers, ordonne aux officiers portugais de les porter dans sa tribu. Ils prennent le corps de dom Henrique, suivent Abayaldos, et les Arabes les accompagnent en chantant toujours leur victoire. A peine sont-ils partis que Zaïda entre mystérieusement ; elle examine avec effroi les corps gisants sur le sable : elle vient sauver le roi s'il est blessé, ou l'enterrer s'il est mort... Le roi, toujours sans connaissance, prononce les mots « Henrique... Camoëns... » Elle le reconnaît ; panse ses blessures avec le voile qu'elle porte et qu'elle déchire. « Courage ! lui

dit-elle ; vous vivrez, sire, ou nous mourons ensemble... Roi puissant, je ne vous aurais rien dit, mais malheureux, errant, je vous dis que je vous aime ! — Oui, répond Sébastien, mon courage renaît ; je reverrai le Portugal, et la couronne de reine brillera sur ton front... » On entend un grand tumulte : ce sont les Arabes qui reviennent, guidés par Ben-Selim et Abayaldos ; en apercevant le chrétien, ils demandent sa tête ; déjà le fer est levé... Zaïda s'élance au devant du coup : « Qu'on épargne sa vie ! dit-elle à Abayaldos, et tu seras mon époux. — Quel intérêt si grand ? demande le chef arabe. — J'allais mourir... un chrétien m'a sauvé la vie, et j'ai juré de sauver la vie d'un chrétien. — Sois libre ! retourne dans ta patrie, » dit Abayaldos à dom Sébastien, qui fait le geste de refuser ; mais Zaïda lui dit à voix basse : « Si je vous suis chère, partez, sire, et sur la rive étrangère mon cœur vous suivra ! » Abayaldos s'écrie : « Marchons à l'autel ! » des femmes, des esclaves s'avancent portant des guirlandes et des corbeilles de fleurs ; il prend la main de Zaïda, pâle, tremblante ; le cortège les suit ; Sébastien est resté seul. « Je n'ai plus rien, dit-il, que l'amour d'une femme et le cœur d'un soldat ! » Puis, faible et chancelant, il s'éloigne...

Lisbonne, — le palais du roi, — la salle du trône.

— Au fond, une galerie extérieure donnant sur des jardins.

On a répandu le bruit de la mort de Sébastien. Dom Antonio règne. Couvert de son manteau royal, la couronne en tête et appuyé sur la main de justice, il est debout, sur une riche estrade élevée de plusieurs degrés, et reçoit le serment des grands du royaume. A droite et à gauche, sont des dames de la cour en brillants costumes. Au fond, des huissiers, des pages, et dans la galerie extérieure, on voit des flots de peuple que des gardes empêchent d'entrer.

Abayaldos, envoyé par son roi, vient demander un traité de paix au nouveau mo-



narque du Portugal; dom Antonio reçoit gracieusement l'ambassadeur, puis s'éloigne ainsi que les seigneurs et les dames de sa cour. Le chef arabe fait signe à ses esclaves de se retirer, il retient une femme qui allait les suivre; elle lève son voile... c'est Zaïda! Il s'est aperçu qu'elle ne l'aimait pas, et dans sa vague jalousie, il la traîne partout avec lui pour reconnaître son rival. C'est en vain que Zaïda dit qu'il n'est plus, et qu'elle seule est coupable de garder son souvenir; des seigneurs du palais viennent leur montrer les appartements que le roi leur destine; Abayaldos y conduit Zaïda.

La principale place de Lisbonne. — A gauche, la cathédrale. — Au fond et à droite, plusieurs rues. — Il fait nuit. — Camoëns blessé et marchant avec peine, s'avance lentement.

Une ronde traverse la place. « Qui vive? crie le caporal. — Un soldat qui revient d'Afrique, répond avec joie Camoëns. — Sur ta vie, camarade, tais-toi!... notre nouveau roi a peu de sympathie pour ce qui revient d'Afrique. — O honte!... il faudra donc que ce bras qui porta le glaive... Allons, mon cœur, silence! et toi, nuit, cache la rougeur de mon front. » Un homme enveloppé d'un manteau s'avance; Camoëns ôte son casque et le lui présente.

C'est un soldat qui revient de la guerre, La main qu'il tend fut blessée au combat! Il vous demande ainsi que Bélisaire!

L'homme enveloppé d'un manteau lui répond :

Ainsi que toi je reviens de la guerre,  
Ainsi que toi, blessé dans le combat,  
J'ai rapporté la gloire et la misère,

Cet homme est dom Sébastien. Les deux soldats se reconnaissent; le roi ouvre ses bras au poète, qui s'y précipite. On entend dans le lointain les sons d'une musique lugubre... dom Antonio rend les hommages funèbres au roi, dont il hérite. Dom Sébastien et Camoëns restent enveloppés de leur manteau. Alors des compagnies de soldats et de marins, des magistrats, des inquisiteurs, des seigneurs et des dames

de la cour, le char, couvert d'insignes royaux, des armes de Portugal et d'ornements funéraires, le cheval de guerre de dom Sébastien; dom Antonio, dom Juan de Sylva au milieu de toute la cour, couverts de manteaux de deuil; des valets de pied portant d'innombrables flambeaux défilent sur la place; le peuple arrive par toutes les rues et se presse autour du convoi. Le catafalque s'arrête. Dom Antonio et dom Juan de Sylva, suivis de toute la cour, entrent dans la cathédrale; lorsqu'ils en sortent, dom Juan reconnaît Camoëns. « Tu viens ici, lui dit-il, pour fomenter la révolte! Soldats! entraînez-le! c'est le roi qui l'ordonne, ajoute-t-il en montrant dom Antonio. — Et moi je le défends, dit en s'avançant dom Sébastien. — Le roi! s'écrie le peuple. — Votre vrai roi! ajoute Camoëns avec force. Mais Abayaldos s'avance : lui et ses Arabes jurent qu'ils ont donné la sépulture à dom Sébastien; Sébastien en appelle à son oncle, à Juan de Sylva; ils ne veulent pas le reconnaître; Camoëns va exciter le peuple à la révolte : Sébastien l'arrête... il ne veut point de sang, il saura confondre les fourbes... mais dom Juan le fait saisir au nom du saint-office. Le convoi se remet en marche, on entraîne dom Sébastien, et Camoëns, épuisé, tombe évanoui dans les bras de ceux qui le retiennent.

Une des salles de l'inquisition. — Les inquisiteurs entrent lentement et de différents côtés, ils sont masqués. — A gauche, est une estrade surmontée d'un dais où sont les sièges du tribunal. — Au fond, des instruments de torture, des brâsiers que l'on allume et près desquels se tiennent debout les tortionnaires vêtus de rouge et les bras nus. — A droite, les membres du saint-office masqués et assis dans des stalles. — Debout, derrière eux, et tout autour de la salle, des familiers et des gardes du saint-office.

On amène Sébastien. « Toi qui, par un mensonge, viens semer chez nous la discorde, lui dit dom Juan, quel est ton nom? » Sébastien se couvrant : « Avant



de te répondre, dis-moi qui t'a permis d'interroger ton roi, car, ajoute-t-il, se tournant avec noblesse vers l'assemblée, je le suis, je l'atteste, et ne peux vous reconnaître le droit de me juger; vous ne pouvez que m'assassiner. » Un témoin se présente... c'est Zaïda. Elle vient affirmer qu'Abayaldos n'a enterré que dom Henrique, que c'est elle qui a sauvé le roi Sébastien; mais Zaïda est reconnue par dom Juan. « Cette femme, dit-il, a été condamnée au feu, et ne peut inspirer aucune croyance; sous peine de mort, notre ancien roi l'a exilée de ces murs; elle y est revenue, décidez de son sort. » Les inquisiteurs maudissent sur terre et dans les cieux Sébastien et Zaïda, que l'on entraîne chacun d'un côté différent.

Une tour attenant aux prisons de l'inquisition.

— A gauche, une croisée avec un balcon. —

A droite, une table et ce qu'il faut pour écrire.

Dom Luis, envoyé du roi d'Espagne, vient annoncer au grand inquisiteur que dès le soir, le duc d'Albe sera sous les murs de Lisbonne, et Philippe II assure le pouvoir à Juan de Sylva s'il lui fournit les moyens de régner sous l'apparence d'un titre légitime. Juan le promet; dom Luis s'éloigne. On amène Zaïda, le grand inquisiteur lui offre la vie et celle du roi si elle parvient à lui faire signer ce papier. Il lui remet un rouleau cacheté. « Il suffit! répond la jeune Arabe. — Songes-y, dit dom Juan, à dix heures, ta mort! » Il sort, et l'on amène dom Sébastien. « Quel bonheur peut nous rassembler, Zaïda? lui dit le roi. — Lis! » répond-elle. Il brise le cachet. « Oui, reprend Sébastien avec ironie, on consent à me délivrer pourvu que j'abandonne ma couronne à Philippe II. — Alors mieux vaut la mort que le déshonneur, » répond l'Arabe. On entend sonner dix heures... des voix en dehors crient : Zaïda! — Adieu! dit-elle au roi. — Où vas-tu? (Il regarde par la porte du fond.) Les bourreaux! s'écrie-t-il. Ah! ils te punissent de mon refus. Je vais signer. » Elle l'arrête. « Si tu accomplis ce sacrifice, je me jette

dans ces flots. » La portière du fond s'ouvre, les inquisiteurs viennent chercher Zaïda, elle court au devant d'eux. Le roi, qui est près de la table, signe le papier et le présente aux inquisiteurs. La portière se referme; dom Sébastien retient Zaïda, qu'il veut s'élancer par la fenêtre... On entend au dehors une barcarolle... C'est Camoëns qui a gagné des soldats, et vient proposer au roi et à la jeune Arabe de les sauver, par le moyen d'une échelle de corde : une barque est sous la tour... il n'y a pas un moment à perdre... Tous trois disparaissent par le balcon.

Un large bastion, derrière lequel la mer s'étend à l'immensité. — A droite, une tour élevée.

— Au haut de cette tour, un balcon auquel est attachée une échelle de corde, qui descend jusqu'à la mer en longeant le bastion.

— Une barque est au pied, on n'en voit que le mât. — A gauche, un édifice sur lequel est écrit : Hôpital de la marine. — A droite, l'entrée de la tour. — Il fait nuit, mais la lune éclaire la scène.

Zaïda et Camoëns viennent de descendre par l'échelle de corde; ils se sont arrêtés sur le bastion en attendant le roi, qui descend après eux. « Un moment... » dit Camoëns, leur montrant dom Antonio et Abayaldos, qui sortent de la tour et s'arrêtent sur la place. « Afin de les délivrer on conspire! dit avec fureur le chef arabe, qui a découvert l'amour de Zaïda pour dom Sébastien. — Je le sais, répond froidement dom Antonio. — C'est Camoëns! — Je le sais. — Des soldats de la tour se sont laissés séduire! — Je le sais. — Mais tous deux vont s'enfuir! — Je l'espère. — Pourquoi? — Regardez! (Il lui fait lever les yeux vers le balcon. En ce moment Zaïda et le roi se sont remis à descendre.) — « Sauvés! s'écrie Camoëns. — Perdus! » dit dom Antonio. En effet, des soldats paraissent au balcon de la tour; d'un coup de hache ils frappent l'échelle de corde, elle se détache emportant dom Sébastien et Zaïda... ils roulent dans la mer, et Camoëns, poussant un cri de désespoir, s'y élance après



eux... Mais bientôt des matelots le rapportent. Juan de Sylva, les inquisiteurs et le peuple arrivent sur la place. « Je suis roi ! s'écrie dom Antonio. — Pas encore ! répond le grand inquisiteur. Dom Sébastien, par cet acte, a cédé la royauté au roi d'Espagne. — Traître ! » répond avec rage dom Antonio. (La flotte de Philippe II et le pavillon espagnol paraissent au loin en mer, dom Juan et les inquisiteurs le montrent au peuple consterné, et l'on emporte à l'hôpital Camoëns, qui, se soulevant sur son lit de mort, trouve encore assez de force pour s'écrier :

Gloire à dom Sébastien !

Ce poème intéressant a inspiré une admirable musique, et les décorations sont dignes de notre grand Opéra.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

### Correspondance.

Quand j'étais petite, je me disais : si j'étais reine ! mes dames d'honneur auraient des tabliers à poches ; dans ces poches seraient des pralines... et j'en mangerais toute la journée. A présent que je suis grande, j'aime encore les pralines, c'est vrai, mais je n'en mange pas et je n'envie plus le sort des reines, car je sais qu'elles ont plus d'occasion de pleurer que les autres femmes ; que d'ailleurs elles ont peu de pouvoir... Cependant je voudrais bien être quelque chose !... ou plutôt, comme les femmes ne sont rien que par leur père, leur frère ou leur mari, je voudrais être la fille, la sœur ou la femme d'un homme qui aurait du pouvoir... et je vais te dire pourquoi... car enfin cela exige une explication.

Hier, par un temps de boue sur la terre et de nuages au ciel, nous marchions, maman et moi, au milieu d'un brouillard humide, lorsque nous nous trouvâmes devant notre vieille et sainte cathédrale, que

je n'avais pas visitée depuis une triste cérémonie ; nous entrâmes. Quelques donateurs d'eau bénite, quelques pauvres femmes assises au pied des piliers, quelques étrangers curieux, remplissaient seuls ce vaste espace ; on entendait sans les voir des chantres et des enfants de chœur qui psalmodiaient dans les stalles de chêne sculpté... Il faisait un froid qui glaçait jusqu'à la moelle des os... Ma prière finie, je me mis à regarder autour de moi... je vis des vitres cassées, des chaises brisées, des fûts de colonnes ébréchés, des dalles crottées, des murs salis ; des anges de bronze aux boucles de cheveux, aux longues ailes couvertes d'une épaisse poussière ; derrière l'autel, des fragments de marbre, et sur la muraille une peinture presque effacée, datant sans doute du temps où la Convention nationale avait décrété la fête de l'Être suprême, et reconnu l'immortalité de l'âme, peinture qui, dans sa fraîcheur, était digne tout au plus d'une guinguette de village... j'en avais honte aux yeux des étrangers. Cependant, me disais-je, c'est l'œuvre de la religion de nos pères, c'est Notre-Dame, dont le bourdon a sonné tant de fêtes et de deuils ; c'est ici que sont venus tant de nouveau-nés, tant de morts illustres ; où tant de générations ont prié ; c'est à cet antique monument que se rattachent tant de souvenirs historiques... et l'on dirait une église abandonnée !... Si donc j'étais fille, sœur ou femme d'un homme qui aurait du pouvoir, je lui dirais, un jour où je lui aurais paru bien sage, bien raisonnable : « Je crois qu'il serait nécessaire que chaque église ait un inspecteur nommé par l'un des ministres du roi, car sans doute les prêtres, tout occupés de Dieu, ne s'aperçoivent pas des dégradations, de la malpropreté de sa maison. Si les fonds manquaient (Notre-Dame est peut-être une des plus pauvres églises de Paris), l'inspecteur n'aurait qu'à faire un appel aux Parisiens, car ils se regardent tous comme étant de la paroisse, et ce serait un jour



de bonheur et de gloire que celui où architectes, maçons, sculpteurs, doreurs et peintres viendraient travailler à réparer les dégâts que le temps et les hommes ont faits à la maison du Seigneur. Et puis, ajouterais-je, je voudrais qu'il y ait des décrotoirs sous le portail, des chaises pour tout le monde, et qu'on ne les fasse pas payer ; je voudrais qu'il y fit propre, qu'il y fit chaud ; les dalles de marbre bien lavées, bien balayées, seraient l'hiver recouvertes de tapis formés avec des tresses de jonc ; des hommes en livrée surveilleraient, accompagneraient les étrangers, leur diraient l'histoire du monument, expliqueraient les différents tableaux, diraient les noms des saints et saintes (quand ces noms sont en latin) ; ces hommes ne coûteraient rien, ils recevraient un tribut de la générosité des visiteurs... Ce que je désirerais pour l'intérieur de cette intéressante cathédrale, je le demanderais pour l'extérieur que des méchants dégradent et volent impunément faute de sentinelles pour veiller à sa conservation. Être inspecteur d'un tel monument serait une place si honorée, qu'elle ne serait pas rétribuée... Il n'y aurait donc aucune augmentation de dépense.... » Mon père, mon frère ou mon mari ne me diraient peut-être pas que j'ai raison, mais ils le penseraient, et agiraient en conséquence... s'ils avaient du pouvoir !... Mais qui n'en a pas, du pouvoir, dans un gouvernement représentatif ?

Toi, ma chère, tu es plus heureuse que moi ; tu peux veiller sur l'église de ton village, tu peux faire qu'elle soit propre, si elle n'est pas riche en souvenirs... Tâche qu'il y ait gratis des chaises pour ces pauvres paysans qui ont fait souvent deux lieues par le chaud, par le froid, et sont obligés de rester debout ou à genoux sur les dalles froides et humides... S'ils ont plus de bien-être, ils prieront de meilleur cœur, et Dieu aime mieux entendre des remerciements que des plaintes ! Quand j'étais jeune, je m'ennuyais après avoir

joué ; à présent que je suis grande, je ne joue plus et je ne m'ennuie jamais quand je pense qu'il serait possible que je puisse faire un peu de bien dans ce monde.... Nous nous aiderons, n'est-ce pas, ma chère ? nous nous comprenons si bien !

Voyons si je pourrai en dire autant à propos de nos travaux de femme.

Le n° 1 est un dessin imitation de dentelle d'Angleterre pour volants ; il se brode en application sur beau tulle de Bruxelles. Ces volants se taillent sur 25 centimètres de haut. Si la robe a 7 lés de 50 centimètres de large (ce qui fait 3 mètres 50 centimètres), il te faut 5 mètres 25 centimètres pour un rang de volants que tu monteras sur un petit passe-poil d'étoffe pareille à la robe. Tu auras donc à froncer 1 mètre 75 centimètres ; aie soin que ce ne soit qu'au milieu des deux fleurs. Tu m'avais demandé ce dessin de volant, je l'ai fait composer en ton honneur, et tu en as l'étenne. Il vient de chez madame Chardin.

Ce même dessin n° 1 se brode en application, sur beau tulle de Bruxelles pour voile, long de 1 mètre et large de 1 mètre 25. Tu feras des deux côtés, et dans le haut du voile, le dessin qui forme le pied de cette imitation de dentelle d'Angleterre. Tu vois que la mode des longs voiles est revenue.

Ce même dessin n° 1 se brode en application sur une écharpe de beau tulle de Bruxelles, longue de 2 mètres 90 centimètres et large de 57. Il te faudra trois fleurs dans le bas de chaque pan. Des deux côtés de l'écharpe, tu continueras le dessin qui forme le pied de cette imitation d'Angleterre.

Le n° 2 est le fond d'un bonnet égyptien, pour homme ; il se brode au crochet, ou en points de chaînette sur velours ou sur casimir noir. Avec du cordonnet bleu de France, on couvre chaque trait de ce dessin, puis on fait à côté un second rang en cordonnet bleu pâle.

Le n° 3 est le dessin de la forme de ce



bonnet; (il est placé le haut en bas.) Tu peux aussi exécuter ce dessin de bonnet en sou-tache bleu de France. Ce dessin vient du *Symbole de la Paix*.

Le n° 4 est un bouton, émail et or, qui s'emploie pour les gilets d'homme et pour les manches *Amadis* de nos robes façon ama-zone. On choisit l'émail de ces boutons de la couleur des étoffes. Ils se trouvent rue de la Paix.

Chez M<sup>me</sup> Bourguignon, on voit aussi de longues épingles pareilles à ces boutons; elles servent à maintenir les bonnets à l'air de la figure. Tu comprends que cela est trop recherché pour nous; si je t'en parle, c'est pour ta mère.

Le n° 6 est le patron d'une espèce de passe.

Le n° 7 est une fort jolie coiffure. Pour l'exécuter : achète du carton à 20 centimes la feuille — un rond de laiton — 15 centimètres de velours ponceau en pièces — 6 mètres de ruban de velours ponceau large de 1 centimètre et demi.

Prends le carton : taille-le sur le modèle n° 6, couds-y tout autour, à surjet, le fil de laiton; prends le velours ponceau, tailles-en deux morceaux sur le modèle n° 6, en laissant 1 centimètre tout autour pour les remplis. Coupe ainsi des bouts de ruban de velours : — deux longs de 40 centimètres — quatre de 36 — quatre de 32 — quatre de 28 — deux de 24 — quatre de 10, ce qui te fait vingt morceaux de ruban; partage-les en deux parts égales; — place un des morceaux de velours sous le carton, rabats-le sur le laiton; couds sur ce laiton, à chaque extrémité du modèle n° 6, les dix bouts de ruban de velours; place l'autre morceau de velours sur le carton, couds-le au velours du dessous, par un point coulé.

Cette coiffure se place sur la tête, près de la tresse formée par les cheveux de derrière; les rubans de velours tombant de deux côtés soutiennent les cheveux à l'anglaise, ou les remplacent pour celles qui portent des bandeaux. Cette coiffure

se fait aussi en velours vert ou noir.

Le n° 8 est la moitié du devant d'une pèlerine grecque.

Le n° 9 est la moitié du derrière.

Cette pèlerine se fait en tulle de coton blanc ou en tulle de soie noire. Ces deux modèles ainsi taillés, tu les fends en droit-fil au milieu : le n° 8, à partir du chiffre 5 jusqu'au chiffre 12; le n° 9, à partir du chiffre 6 jusqu'au chiffre 13, tu appliques autour du haut et du bas de cette pèlerine un petit tulle brodé haut de 4 centimètres, dont le réseau est pareil à la pèlerine; ou bien tu couds ce tulle de manière à ce qu'il ait l'air de faire suite au fond. Tu fronces les deux côtés du devant, les deux du derrière, et tu les couds ensemble, puis tu couds un nœud de ruban sur chaque épaule, et rabats le haut du devant et du derrière, de manière à imiter le modèle n° 10. Cette pèlerine grecque se passe comme une blouse. Elle sort des magasins de madame Séguin.

Le n° 11 est un tour de tête qui me vient de la rue des Capucines. Achète un rang de paille long de 50 centimètres — 50 centimètres de faveur rose — 3 mètres de ruban de satin rose large de 6 centimètres et demi.

Coupe huit morceaux de ruban longs de 10 centimètres, dix longs de 8; mesure 30 centimètres au milieu de ta paille, après ces 30 centimètres couds, de chaque côté, sur les 10 centimètres qui te restent, cinq boucles de 8 centimètres, en y formant un pli rond (ce qui sera l'envers); sur ces cinq boucles couds, à l'endroit, les quatre boucles de 10 centimètres, en les plaçant de manière à laisser dépasser sur le premier rang une moitié de boucle du haut, et une moitié de boucle du bas. Prends le morceau de ruban qui te reste, couvres-en la paille et le bas des deux rangs de boucles, en les bordant à cheval, puis couds la faveur à la place indiquée sur le modèle.

Le n° 12 est le devant d'un corsage col-lété, à pointe. La ligne pointée indique où le corsage peut être décolleté.



La seule pièce qui soit en biais est rayée ; c'est de cette pièce que dépend la bonne grâce du corsage : tu placeras la lisière de ton étoffe dans la direction de ces raies.

Le n° 13 est la moitié du dos.

Le n° 14 est une Berthe qui doit s'adapter à ce corsage lorsqu'il est décolleté, ou même lorsqu'il est colleté.

Le n° 15 est la moitié d'une pèlerine que madame Séguin a nommée *modestie* (cela doit nous aller parfaitement) ; elle se fait en velours noir, et se double de gros-de-Naples. On coud, à l'envers et sur ces ondulations, la doublure au-dessus, puis on retourne le dessus à l'endroit. Le tour du cou se monte sur un petit col haut de 4 centimètres, remplis compris. Cette *modestie* s'agrafe sur la poitrine.

Le n° 16 est la moitié d'une petite manche, aussi en velours noir, qui s'adapte sur une manche *Amadis*, ou bien sur une manche en biais. Cette petite manche se double de même que le n° 15.

Le n° 17 est la moitié d'un parement, aussi en velours noir, qui s'adapte au bas des manches et se double comme le n° 15.

Le n° 18 est une marmotte. Elle se taille en velours noir, en tulle de soie noire, ou en tulle de coton blanc. On doit la doubler lorsqu'elle est en velours et la garnir d'une dentelle noire haute de 4 centimètres, cousue à plat sur le front, et froncée ensuite tout autour. Des deux côtés, on place ordinairement une rosette ou trois agrafes de ruban espacées entre elles et posées en biais. En tulle de soie noire cette marmotte peut aussi se doubler de noir ; mais je te conseillerais d'y mettre des rosettes ou des agrafes de ruban bleu ou rose. En tulle de coton blanc, elle peut se doubler de crêpe lisse bleu ou rose, et avoir des rosettes bleues ou roses. Cette coiffure s'attache des deux côtés sur les cheveux avec de riches épingles.

A présent, n'oublions pas nos figurines. Tu sais à qui j'ai pensé en faisant cette toilette de mariée dont la description ne

sera pas difficile. D'abord, la mariée a un corset de chez mademoiselle Josselin : voilà pourquoi elle est si bien habillée. Sa robe est de satin, de levantine ou de cachemire. Les patrons du corsage sont n°s 12 et 13, planche XII, et pour les manches, n° 10, planche VIII ; — les volants sont n° 1, planche XII.

— Les secondes manches se font en tulle pareil aux volants avec le même dessin, et taillées chacune sur 60 centimètres de large et 25 centimètres de haut, montées froncées sur un passe-poil d'étoffe pareille à la robe.

— Lagarnitures du bas des manches n'ayant que 4 centimètres de haut, on ne fait que le pied de la dentelle. — Lagarniture du tour du cou n'ayant que 10 centimètres de haut, on ne fait que le pied de la dentelle, et la branche qui s'arrondit à droite, et celle qui retombe à gauche. — Le voile c'est l'écharpe n° 1, planche XII.

De plus, si j'étais la mariée, et que j'aie reçu dans ma corbeille une parure en perles ou en diamants : l'anneau des boucles d'oreilles me servirait à relever les deux manches de tulle ; la broche, je la placerais à la pointe du bas de mon corsage ; avec le collier ou les bracelets, j'entourerais mes cheveux de derrière pour y retenir mon voile ; je poserais la couronne de boutons de fleurs d'oranger juste à la naissance de mes cheveux ; les deux branches de fleurs d'oranger sortiraient de ma tresse pour remplir le vide qui se trouve de chaque côté au milieu de mes bandeaux, et je tâcherais de ne pas beaucoup pleurer, car on ne trouve jamais la mariée trop belle.

L'autre figurine a une robe de tulle, de crêpe ou de mousseline de laine. Le corsage est fait sur les modèles n°s 12, 13 et 14, les manches n° 11, planche IV ; la seconde jupe, la Berthe et les manches sont garnies d'un ruban de gaze plissé à la bonne femme.

Je vois beaucoup d'essais de pelisses et de fichus-écharpes, je t'en choisirai des patrons pour le mois prochain : je te préviens que le numéro de janvier 1844 paraîtra d'avance le 20 décembre prochain ; ce



n'est guère qu'à cette époque que l'on est fixé sur la mode, et je ne serai point en retard.

En attendant, composons ensemble quelques-unes de ces toilettes qui seront toujours de bon goût.

Pour faire des emplettes, par un beau jour : Une robe de gros-de-Naples noir garnie de quatre rangs de ruban de velours noir, large d'un centimètre et demi, placés au-dessus de l'ourlet, et espacés entre eux d'un centimètre et demi. Le corsage, fait sur les modèles nos 12, 13, 14, planche XII, et n° 12, planche IV; — la Berthe, garnie aussi de quatre rangs de velours plus étroit, montée sur un passe-poil de velours et cousue à la robe — un crispin de flanelle rayée blanc et noir, taillé en biais au milieu du dos, où les raies se rejoignent en biais; le col, en biais, haut de 12 centimètres, arrondi sur le dos et carré devant. Le tour du crispin, les ouvertures pour les bras, le tour du col, garnis d'un ourlet haut de 4 centimètres; sur le point qui coud l'ourlet, un velours noir haut de 4 centimètres — un chapeau de velours noir — un tour de tête de ruban de satin rose.

Pour rester chez soi : Une robe de mérinos, le corsage bleu de France, faite sur les modèles nos 12, 13, planche XII, et n° 10, planche VIII. Pour l'embellir, les modèles nos 15, 16 et 17, planche XII. Sur la tête, la marmotte en velours n° 18, même planche. Si l'on veut sortir, on peut mettre une écharpe de flanelle écossaise — un chapeau de peluche noire — un tour de tête en ruban de satin bleu de France.

Pour dîner en ville : Robe de gros-de-Naples à raies de satin — manches courtes garnies d'une bande d'étoffe pareille, en biais, et froncée à deux têtes — corsage décolleté sur les modèles nos 12 et 13, planche XII — autour du haut du corsage la même garniture — pèlerine grecque en tulle de soie noire, n° 10, planche XII — sur la tête deux rosettes de satin placées entre l'oreille et la tresse de cheveux.

Pour une soirée dansante : Robe de mousseline à double jupe — manches courtes, garnies d'un double bouillon de mousseline — Berthe garnie de même — coiffure en velours ponceau, n° 7, planche XII... Mais je te quitte, car je m'aperçois que tu veux me quitter pour aller exécuter toi-même tous ces ouvrages qui épargnent tant d'argent à nos pères et nous font tant d'honneur à leurs yeux, quand nous savons y mettre du goût et de l'adresse.

Adieu, chère petite; la onzième année de notre journal est finie, la douzième va commencer... bientôt tu recevras ma lettre; compte sur moi, comme je compte sur toi... Car c'est entre nous deux à la vie, à la mort!...

J. J.

---

---

### Éphémérides.

2 décembre 1406. *Acte du parlement anglais qui rend aux femmes leurs droits à la couronne.*

Dans un parlement convoqué au mois de mars 1406, par Henri IV, roi d'Angleterre, un acte avait été rendu pour exclure les femmes de la succession royale; mais dans la même année, cette exclusion fut révoquée par acte signé du roi, de tous les seigneurs et de l'orateur des communes, au nom de toute la chambre. De ce jour date le véritable droit des femmes à la couronne d'Angleterre.

---

---

### Mosaïque.

Qu'une jeune femme bien exercée aux devoirs du ménage y répand de bien-être! Elle a tout deviné!

L'homme veut des vertus modestes pour sa compagne; une femme selon le Seigneur.

GUSTAVE DROUINEAU.



# TABLE

## DES MATIÈRES DU ONZIÈME VOLUME.

(ONZIÈME ANNÉE.)

### INSTRUCTION.

UNE PROMENADE AUX CORDILLIÈRES, traduit de l'anglais, par M. Severin, page 1. — TOILETTE DES DAMES ROMAINES, par M<sup>me</sup> E. Surville, 38. — LE SUCRE, par M. L. de Mas Latrie, 63. — LES DENTELLES, par feu Auguste Dumonchau, 87. — LE CHATEAU D'ARQUES, par M. A. Vallet de Virville, 129. — CHRONIQUE DE BRETAGNE, *les États*, par le vicomte de Marquessac, 161. — CHRONIQUE DE BRETAGNE, LE SCOLASTIQUE, par le même, 193. — VOYAGE A GAND, par M<sup>me</sup> Eveline Ribbecourt, 223. — BLASON, LES CORDELIÈRES, par feu Auguste Dumonchau, 257. — CHRONIQUE DE BRETAGNE, EDWARD DE WINDSOR, par le vicomte de Marquessac, 289. — CHRONIQUE DE BRETAGNE, LE ROI VASSAL, par le même, 321. — CHRONIQUE DE BRETAGNE, MONSIEUR DE CHATILLON-SUR-MARNE, par le même, 333.

### LITTÉRATURE FRANÇAISE.

REVUE LITTÉRAIRE. VIE MILITAIRE, POLITIQUE ET PRIVÉE DE S. A. R. MONSIEUR LE DUC D'ORLÉANS, par Adrien Pascal, de Pussy, page 6. — ESQUISSE DE LA PHRÉNOLOGIE, par le docteur Debout. — ANNUAIRE DE LA PAIRIE, par M<sup>me</sup> Fouqueau de Pussy, 37. — ANNUAIRE DE LA PAIRIE, 2<sup>e</sup> article, par la même, 67. — LE GRAND-PÈRE ET SES QUATRE PETITS-FILS, par la même, 98. — TABLEAUX D'HISTOIRE UNIVERSELLE de MM. Leclerc, par Aymer de la Perrière, 134. — QUINZE JOURS AU SINAI, par MM. Alexandre Dumas et Dauzats, M<sup>me</sup> Edmée de Syva, 164. — GERSON OU LE MANUSCRIT AUX ENLUMINURES, par M. Ernest Fouinet, Aymer de la Perrière, 197. — FÊTES ET SOUVENIRS DU CONGRÈS DE VIENNE, par le comte de la Garde, 228. De Pussy. — L'IRLANDE SOCIALE, POLITIQUE ET RELIGIEUSE, par M. Gustave de Beaumont, par le même, 258. — L'EMPIRE CHINOIS ILLUSTRÉ, par Clément Pellé de Mas Latrie, 296. — L'ALBUM, journal destiné à l'enseignement du dessin et de la peinture, 324. — LA RUSSIE EN 1839, par M. de Custine, Aymer de la Perrière, 336.

### LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

VERS ENVOYÉS AVEC UN BOUQUET, fragment anglais, M<sup>me</sup> Pauline Roland, page 11. — A. HÉBÉ, pour son voyage à Rome, sonnet par Giuseppe Arcangeli, M<sup>me</sup> Van Tenac, 40. — LE PARFUM DE LA ROSE, par Watts, M<sup>me</sup> Pauline Roland, 68. — MYSTÈRE, par C. Terenzio Mamiani, M<sup>me</sup> Elisa Van Tenac, 102. — LA PRIÈRE DU PAUVRE, par Watts, 134. — DARTULA, A LA LUNE, par CÉSAROTTI, M<sup>me</sup> Pauline Roland, 168. — L'ADIEU, par L. E. L., M<sup>me</sup> Julie de Hulsen, 201. — LE PRINTemps, par Luigi Carrer, M<sup>me</sup> Elisa Van Tenac, 233. — DIFFÉRENCE ENTRE LE FRANÇAIS ET L'ANGLAIS, par Lytton Bulwer, Pauline Roland, 252. — LA LUCIOLE, fable, M<sup>lle</sup> Adèle Dupressoir, 293. — LETTRES DE LADY, MONTAGUE, par A. de L., 323.

### ÉDUCATION.

LA FILLE DU MARCHAND, par Mrs. S. C. Hall.

Antoine Delmans, page 12. — LE PETIT ROLAND, docteur Jost, 20. — BERTHE ET GÉRARD, par M<sup>lle</sup> Antoinette Quarré, 41. — LA LOTERIE DES PAUVRES, par M. Ernest Fouinet, 50. — LA FILLE DE L'ÉMIGRÉ, par M<sup>me</sup> Sophie Fluchaire, 69. — ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS, LA RUE DES MARMOUZETS, par M. Victor Herbin, 77. — LES NÈGRES MARRONS, par M. A. Vinson, 83. — HEUR ET MALHEUR, par M<sup>me</sup> Alida de Savignac, 104. — LA RANÇON DE LA PÉRI, par M. Octave Delaporte, 112. — UNE MINEURE, par M<sup>me</sup> Eugénie Foa, 136. — LA VEUVE D'UN DEY, par M<sup>me</sup> Julie de Hulsen, 143. — ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS, LA RUE DE LA VERRERIE, par M. Victor Herbin, 169. — LES SOEURS DE LAIT, par M. Henri Burat de Gurgy, 170. — MOELIA, par M. Ernest Fouinet, 202. — CAROLINE, par M<sup>me</sup> Laure Prus, 208. — LES SALADINS D'ANGLETERRE, par M. A. Vallet de Virville, 234. — LA SAINT-DÉSIRÉ, par M<sup>lle</sup> Antoinette Quarré, 239. — Le Tonneau, légende, par M. Emile de la Bédollière, 247. — ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS, LA RUE AUX OURS, par M. Victor Herbin, 264. — UNE MÈRE, par M. Marie Aycard, 269. — SAINTE-MARTHE, par M<sup>me</sup> Emma Ferrand, 273. — Romuald, ou la Double expiation, par M<sup>me</sup> Laure Prus, 296. — Sainte Odile, par M. A. L. B., 203. — LE LOUVRE ET LA BASILLE, par M<sup>me</sup> Alida de Savignac, 326. — M<sup>me</sup> ET M<sup>lle</sup> DESHOULIÈRES, par M<sup>me</sup> Pauline Roland, 336. — L'enfant volé, par M<sup>me</sup> Eugénie Foa, 360. — Lucy, par M<sup>me</sup> Emma Ferrand, 380.

### POÉSIE.

EVE ET LA CHENILLE, fable, par L. A. Bourguin, page 22. — ADIEU, par M<sup>me</sup> Félicie d'Ayzac, 33. — LA PRIÈRE, par M<sup>lle</sup> Antoinette Quarré, 87. — LA VOLONTÉ, par M. Antoni Deschamps, 117. — A UN FRÈRE, par M<sup>lle</sup> Antoinette Quarré, 147. — A LA VIERGE, mort, par J. L. Tremblay, 179. — SUR LA MORT D'UNE JEUNE FILLE DE SEPT ANS, par feu Hégésippe Moreau, 215. — A MONSIEUR AFFRE, archevêque de Paris, par Charles Dottin, 218. — LA MARIÉE, par M<sup>me</sup> Félicie d'Ayzac, 277. — MÉDITATION, par Céphas Rossignol, 307. — A MA SOEUR, par Eugène Guillaume, 342. — A UN NOUVEAU-NÉ, par Emile Deschamps, 373.

### REVUE DES THEATRES.

REVUE DES THEATRES, M<sup>me</sup> J. J. Fouqueau de Pussy. LE VAISSEAU, fantôme, opéra, paroles de M. Paul Foucher, musique de M. Dietrich, page 24. — LA MARQUISE DE RANTAU, ou la Nouvelle mariée, comédie, par Jules de Prémary, 57. — LES DEUX BERGÈRES, opéra-comique, paroles de M. Planard, musique de M. Ernest Boulanger, 89. — CHARLES VI, opéra, paroles de MM. Casimir Delavigne et Germain Delavigne, musique de F. Halevy, 118. — JUDITH, tragédie, par M<sup>me</sup> Emile de Girardin, 148. — LA BELLE AMÉLIE, comédie-vaudeville, par M. N. Fournier, 189. — LA PERLE DE MORLAIX, drame-vaudeville, par MM. Saint-Yves, Hostein et



Léon de Villiers, 216. — LES DEUX SOEURS OU LE MENTOR, comédie, par M. N. Fournier, 249. — ANTONINE OU LA CRÉOLE, par M. Edouard Lemaître, 280. — QUAND L'AMOUR S'EN VA... L'AMITIÉ RESTE, comédie-vaudev., par MM. Laurencin et Marc Michel, 308. — JEAN LENOIR, comédie-vaudeville, par M. Auvray, 342. — DOM SÉBASTIEN, opéra, paroles de M. Scribe, musique de M. G. Donizetti, 374.

#### NÉCROLOGIE.

M. Auguste Dumonchau, par L. L., page 27. — M<sup>me</sup> Louise Lemercier, née Viberti, par M<sup>me</sup> J. J. Fouqueau de Pussy, 91.

#### BEAUX ARTS.

Salon de 1843, par M<sup>me</sup> Alida de Savignac, 1<sup>er</sup> article, page 123. — 2<sup>e</sup> article, 154. — 3<sup>e</sup> et dernier article, 183.

#### ECONOMIE DOMESTIQUE.

Eau pour nettoyer le cuivre, page 59.

#### TRAVAUX DE FEMMES.

CORRESPONDANCE, par M<sup>me</sup> J. J., page 28. PLANCHE I. *Broderie* : dessin de camail—col—mouchoir. *Tapisserie* : bande pour coussin, fauteuil, etc. *Modes* : chapeau d'enfant. 60. PLANCHE II. *Broderie* : alphabet gothique — album — marmotte — col et manchette amazone — coins de mouchoirs à devises. *Ouvrages de fantaisie* : portefeuille. *Modes* : coiffures. 92. PLANCHE III. *Broderie* : fichu à la Marie-Antoinette — col et manchettes en application, coins de mouchoirs, entre-deux. *Modes* : pompon dahlia. 123. PLANCHE IV. *Broderie* : bonnet d'enfant—col. *Tapisserie* : bandes de palmes pour chaises, fauteuils, etc. *Modes* : patrons de corsage et de manches. 156. PLANCHE V. *Broderie* : pantoufle arabe—entre-deux—coin de mouchoir — alphabet — col et manchettes. *Ouvrages de fantaisie* : allumettes. 187. PLANCHE VI. *Broderie* : col — sac — coins de mouchoirs à devises — entre-deux. *Patrons* : mantelet à la Marie-Antoinette — vêtement d'enfant. *Lingerie* : marmotte. *Ouvrages de fantaisie* : pantoufle arabe. *Modes* : casquette d'enfant. 219. PLANCHE VII. *Broderie* : sèmes — coin de mouchoir — entre-deux — col — voilette. — *Tapisserie* : pantoufle. *Modes* : bonnet à la Marie-Antoinette. *Lingerie* : bonnet de nuit — canezou. 231. PLANCHE VIII. *Broderie* : pale — sachet — coins de mouchoirs. *Couture* : patrons de corsage — manches — Berthe — jockey — pèlerine-fichu. *Lingerie* : fichu de layette. *Modes* : manches à la religieuse. 282. PLANCHE IX. *Broderie* : cabas — coin de mouchoir. *Tapisserie* : dessin pour chaise — fauteuil, etc. *Tricot* : bandes de palmes pour couvre-pieds. *Lingerie* : guimpe — bottines d'enfant. *Couture* : manche. 311. PLANCHE X. *Broderie* : coin de mouchoir au point d'armes — mouchoir en application — entre-deux — sac à tabac. *Tapisserie* : bretelles. *Ouvrages de fantaisie* : crochet allemand pour sac. *Lingerie* : collet et jabot pour fichu-guimpe. *Cou-*

*ture* : corsage à pièce d'épaules. 217. PLANCHE XI. *Broderie* : col et manchette amazone — fleurs pour coins de mouchoirs. *Tapisserie* : lambrequin pour cheminée, table, etc. *Bonneterie* : genouillères. *Lingerie* : bonnet à la religieuse. *Modes* : agrafes—rosettes. 378. PLANCHE XII. *Broderie* : volant en application d'Angleterre — bonnet d'homme. *Couture* : patrons de corsage à pointe, colleté et décolleté — Berthe — modestie — jockey — parements. *Lingerie* : marmotte — pèlerine grecque. *Modes* : tour de tête — coiffure — boutons pour robes de femme et gilets d'homme.

#### EPHEMERIDES.

JANVIER, page 32 : le duc de Guise reprend Calais. FÉVRIER, 63 : ordonnance qui règle le traitement du roi des ribauds. MARS, 95 : entrée de Henri IV dans Paris. AVRIL, 128 : mort de Laure de Noves. MAI, 159 : institution de la Légion d'Honneur. JUIN, 191 : Innocent IV donne le chapeau rouge aux cardinaux. JUILLET, 224 : Jeanne Hachette fait lever le siège de Beauvais. AOUT, 256 : érection de la statue de Henri IV. SEPTEMBRE, 287 : incendie de Londres. OCTOBRE, 318 : mort de Montcalm de Candiac. NOVEMBRE, 332 : ordonnance de police relative à l'heure et à la durée des spectacles. DÉCEMBRE, acte du Parlement anglais qui rend aux femmes leurs droits à la couronne. 382.

#### MOSAÏQUE.

SUPERSTITION POLONAISE, ou CALENDRIER SYMPATHIQUE, par la baronne d'Esse, page 64. LE GANT, ballade de Schiller, par Carl Ritter, 224. PETITE VIOLETTE BLEUE, fable de Forster, par M<sup>me</sup> E. Becher, 288. LE CHASSEUR EFFRÉNÉ, de Burger, par la même, 318.

#### LITHOGRAPHIES

LE PETIT ROLAND, par A. Deveria, page 1. LA LOTERIE POUR LES PAUVRES, 33. MOELA, 193. SAINTE ODILE, 289. LE LOUVRE ET LA BASTILLE, 321.

#### GRAVURES DU SALON DE 1843.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE, dessiné par A. de T., d'après le tableau de mademoiselle Augusta Le Baron, gravé par Damours, p. 129. MADemoiselle de MONTFENSIER, peint et dessiné par Amédée de Taverner, gravé par Damours, page 161.

#### GRAVURES DE MODES.

MODES DE PRINTEMPS, dessinées par mademoiselle Julie Ribault, gravées par Damours, page 97.

MODES D'ÉTÉ, page 225.

MODES D'HIVER, page 333.

#### ROMANCE.

La Fille du Géolier, par M. Emile Barateau, musique de Duprez, accompagnement de guitare, par Carcassi, gravée par mademoiselle Damours, page 63.

#### QUADRILLE.

LUCIE DE LAMMERMOOR, par Billard, gravée par mademoiselle Damours, page 283.